

BULLETIN  
DE  
*l'Académie Royale  
de Langue et de Littérature  
Françaises*

**i rre R LLE**

Le temps, la vie, la mort  
dans la conception médiévale

**G ges SI**

« God night, sweet prince »

**Ge rg s TH ES**

L'histoire et les histoires



Académie Royale  
de Langue et de Littérature Françaises  
Palais des Académies  
BRUXELLES

Bulletin  
de  
l'Académie Royale  
de  
Langue et de Littérature Françaises  
1985

BULLETIN  
DE  
*l'Académie Royale  
de Langue et de Littérature  
Françaises*



Académie Royale  
de Langue et de Littérature Françaises  
Palais des Académies  
BRUXELLES

## SOMMAIRE

<b>Le temps, la vie, la mort dans la conception médiévale</b>	
Communication de M. Pierre Ruelle à la séance mensuelle du 13 avril 1985 .....	103
<b>« Good night, sweet Prince »</b>	
Communication de M. Georges Sion à la séance mensuelle du 11 mai 1985 .....	122
<b>L'Histoire et les histoires.</b>	
<b>Réflexions sur le temps légendaire.</b>	
Communication de M. Georges Thinès à la séance mensuelle du 8 juin 1985 .....	135
<b>Chronique</b> .....	150
<i>Catalogue des ouvrages publiés</i> .....	151

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit et notamment par photocopie ou microfilm, réservées pour tous pays.

# Le temps, la vie, la mort dans la conception médiévale

Communication de M. Pierre RUELLE  
à la séance mensuelle du 13 avril 1985

Je m'occupe depuis si longtemps déjà, et si constamment, du moyen âge qu'il m'arrive parfois de me demander si je n'y ai pas vécu. Rassurez-vous, ce n'est pas encore un symptôme de cette bizarrerie de l'esprit qui menace les vieux professeurs. C'est que le mode de vie, dans le hameau où j'ai vu le jour avant 1914 et où j'ai passé ma jeunesse, avait encore bien des côtés médiévaux. Personne ne se promenait avec une armure, mais si j'ai appris mes premières leçons d'écolier à la lumière d'une lampe à pétrole — grand progrès ! — mes parents avaient connu la lampe à huile et la chandelle ; chaque jour on faisait la soupe avec l'eau de la citerne ; les opérations chirurgicales étaient pratiquement inconnues ; les gens du peuple, illettrés, ne connaissaient guère que leur patois picard ; un de nos voisins, braconnier à ses nombreux moments perdus, avait été poursuivi par un loup-garou, une nuit, à la lisière du bois de Colfontaine, et il ne s'en était jamais complètement remis. — Un loup-garou ! Dans ce palais, sous ces lustres, ce ne peut être qu'une créature livresque, sans épaisseur. Mais le *leû-warouû*, le *leû-warouû* de 1919 qu'évoquait notre voisin, on en voyait les poils, les dents blanches et les yeux rouges. Et il sentait. Il sentait la feuille morte, la terre humide... et l'eau de vie. — Enfin, quand il fallait se rendre en un lieu distant de moins de quinze ou vingt kilomètres, on y allait à pied ; on n'allait plus loin que deux ou trois fois dans sa vie. Tout cela, et tant d'autres choses, c'était bien encore le moyen âge.

Plus tard, les nécessités de mon enseignement m'ont amené souvent à considérer le moyen âge sous un angle inhabituel :

j'ai lu de petits auteurs sans grand talent qui écrivaient pour un public de petites gens, j'ai édité des testaments, des contrats de location et même un recueil de recettes pour les soins de beauté, du XIII<sup>e</sup> siècle. J'ai dû me demander comment les gens mangeaient et ce qu'ils mangeaient, comment ils dormaient et comment ils mouraient. Et c'est à cela, en partie, que je vais essayer de vous intéresser.

Oublions donc l'imagerie d'Épinal qui surgit dans la plupart des esprits lorsqu'on évoque le moyen âge : le Sarrasin brandissant le glaive de la guerre sainte, Charlemagne visitant les écoles, saint Louis partant pour la Croisade, Richard Cœur-de-Lion prisonnier dans sa tour autrichienne et le chevalier bardé de fer faisant joyeusement la guerre de Cent Ans. Ce n'est pas de ces pittoresques marionnettes s'agitant sur fond de cathédrale en construction ou de ville en flamme que je vous entretiendrai.

Les grandes époques de l'histoire se déroulent, en règle générale, comme une tragédie classique. Les éléments étant connus, l'historien a l'impression que tout y concourt à un aboutissement, un couronnement, un dénouement qui modifiera le destin de l'humanité tout entière. Peut-être n'est-ce qu'une illusion finaliste. Peut-être, au contraire, les poussées lentes et minimes s'additionnent-elles pour provoquer tout à coup une brusque accélération de la machine sociale. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que l'Antiquité gréco-romaine apprend au monde occidental la philosophie et le droit et qu'elle lui donne une religion, même si cette religion est née en Asie. La Renaissance prépare l'épanouissement classique. Le XVIII<sup>e</sup> siècle prélude à la Révolution française, répercutée dans toute l'Europe, et à l'ère démocratique et industrielle.

Mais le moyen âge, lui, apparemment, ne prépare rien et n'aboutit à rien. La Renaissance sera une rupture et un reniement. Pendant des siècles, et notamment du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup>, qui nous sont connus par une abondante littérature et d'innombrables documents, l'énorme machine sociale tourne sur place, les cadres sociaux restent à peu près inchangés, la pensée humaine se repaît des mêmes chimères : jamais, ni en politique, ni en philosophie, ni dans la religion, ni dans la science

embryonnaire, les principes ne sont remis en cause. Sans doute se dispute-t-on avec acharnement autour de Platon et d'Aristote et de Ptolémée, ou sur l'interprétation de tel droit régalien ou féodal, ou encore sur le sens qu'il faut donner à tel passage d'Origène ou de saint Augustin, mais il n'est pas question de les nier, de les rejeter en bloc, de repartir sur d'autres bases et de construire avec des matériaux neufs. J'avoue tout de suite qu'il y a des exceptions, par exemple en matière d'évolution du droit, mais elles sont rares et la plupart sont sans lendemain. Ainsi donc, dans cette société si fortement structurée, les seules choses qui soient vraiment intéressantes, ce sont les destins individuels, les réactions irraisonnées des individus ou des foules devant les problèmes bruts de l'existence : vivre, survivre et, tout de même, mourir. Ce sont aussi quelques hétérodoxies avortées, quelques tentatives désespérées pour être autre chose qu'une des innombrables têtes d'un troupeau. Tout ceci n'est paradoxal qu'en apparence : dans une mer sans marée et sans courant, que peut-on observer sinon des vagues qui s'entrechoquent et qui s'écroulent sur place ?

Quelle fut, pour l'homme du moyen âge, l'importance de la notion de temps ? Pour l'homme moderne, c'est, on le sait, une notion capitale entraînant des obligations tyranniques mais aussi des réalisations stupéfiantes. La montre et l'agenda sont, pour chacun de nous, des accessoires indispensables et des instruments réglés au millième de seconde dirigeant des fusées vers la Lune ou vers Vénus. Notre temps est un temps complexe, planifié, architectural. La notion d'« implication » et la notion de « prévision » y tiennent une place considérable. Cela signifie qu'un certain nombre d'éléments doivent être achevés et rapprochés l'un de l'autre, à un moment précis, qu'il faut prévoir, si l'on veut que tel fait ou groupe de faits puisse à son tour être réalisé. Que l'on songe au déroulement d'une opération chirurgicale comme une greffe du cœur, à l'élaboration d'un horaire dans une université, au passage des trains dans une grande gare ou à l'équilibre économique d'une nation. Le temps médiéval est celui de toutes les sociétés primitives, il est simple, filiforme. On sait bien qu'une action doit nécessairement être achevée pour qu'une autre devienne possible, mais

leur durée respective n'a pas une très grande importance parce qu'on ne conçoit pas que plusieurs actions puissent, à un moment précis, concourir à une autre, ou qu'à un moment qui ne peut être manqué à aucun prix une même action puisse en déclencher plusieurs autres simultanément. En somme, on ne voit dans le déroulement des faits que leur succession, on ne voit pas qu'il s'agit d'un vaste mécanisme où de multiples roues dentées viennent s'engrener l'une sur l'autre. Je vais me borner à un seul exemple pour illustrer ce que je viens de dire. Le plus simple des manuels d'histoire, aujourd'hui, s'efforce d'indiquer les causes de chaque fait relaté et d'en dégager les conséquences. Les causes et les conséquences tiennent même souvent plus de place que le fait lui-même. Ainsi, le tableau de l'Europe à la veille de 1914 et au lendemain de 1918 sera plus étendu que le récit des tueries de Verdun qui firent en six mois plus d'un million de morts. L'histoire ainsi comprise est inconnue du moyen âge. Les chroniqueurs médiévaux relatent les faits au jour le jour et année par année en se bornant, la plupart du temps, à ce qu'ils ont vu et entendu, non sans ajouter d'ailleurs des considérations morales. Même Villehardouin, pourtant chef d'expédition et qui plaide *pro domo*, ne procède pas autrement. Il faudra attendre Commines pour trouver un observateur politique aux larges vues. Mais Commines, c'est la fin du *quattrocento* et c'est déjà la Renaissance.

Les raisons qui font que le moyen âge n'a du temps qu'une vue linéaire et qu'il ne voit les événements qu'isolés sont multiples. Héraclite disait déjà que le temps est la mesure du changement. Mais le moyen âge ignorait Héraclite. Aurait-il connu sa définition qu'il n'en aurait pas été plus avancé, car, au moyen âge, les changements dans l'aspect du monde sont si lents et si infimes qu'une vie d'homme ne suffit pas pour qu'on s'en aperçoive. Un vilain ou un bourgeois du XII<sup>e</sup> siècle ressuscitant au XIV<sup>e</sup> n'aurait nullement été dépaysé. Songez à l'étonnement qui saisirait un Français, un Italien ou un Anglais mort en 1785 s'il se retrouvait par miracle dans le monde moderne ! Par une illusion dont nous allons reparler dans un instant, les contemporains de Philippe-Auguste ou de Frédéric II de Hohenstaufen ont cru que l'humanité subissait une

lente et irrémédiable décadence morale, mais pour ce qui est de l'organisation sociale et de la situation matérielle, ils ont cru qu'elles avaient toujours été telles qu'ils les voyaient de leurs yeux. Ainsi s'explique que les peintres et les enlumineurs aient toujours représenté la Jérusalem biblique comme une cité médiévale et les légionnaires de César comme des chevaliers ou que les poètes aient décrit la guerre de Troie aussi bien que la conquête des Gaules comme une succession de sièges agrémentés de trêves, de tournois et de combats singuliers.

Mais il faut que je revienne à l'idée d'une décadence morale. Les écrivains du XI<sup>e</sup> ou du XII<sup>e</sup> siècle ont pu en trouver la première idée chez les anciens, chez Horace par exemple. Toutefois cette hypothèse n'est pas indispensable. Si le progrès social n'est pas d'une évidence aveuglante, les hommes d'un certain âge ont toujours tendance à croire que les choses vont de mal en pis, que tout était mieux autrefois, que leurs ancêtres étaient des géants et que leurs descendants ne seront que des pygmées. Telle est l'idée clairement exprimée dans les premiers vers de *La Vie de saint Alexis*, notamment. Pourtant, ce n'est qu'un phénomène de vieillissement, non de la société, mais des hommes, cela signifie que les articulations deviennent moins souples et les artères moins élastiques. Cela n'a rien de proprement médiéval. *Laudator temporis acti se puero...*

Une autre raison de l'idée sommaire que nos aïeux se faisaient du temps, c'est la difficulté qu'il y avait pour eux à le mesurer. La première horloge que l'on ait vue en Occident est sans doute cette horloge à eau que le calife Haroun al Raschid envoya à Charlemagne, mais l'espèce ne s'en était pas multipliée. Au XIV<sup>e</sup> siècle encore, il semble, qu'il n'y en ait eu, à roues dentées et à poids, que chez les rois ou les princes et dans quelques riches couvents et hôtels de ville. Le commun se réglait tant bien que mal sur la marche du soleil ou, au mieux, sur les indications d'un sablier ou d'un cadran solaire, à condition qu'il y eût du soleil. Dans le voisinage d'un couvent, on pouvait aussi se rapporter aux indications fournies par la cloche annonçant, huit fois par jour, la prière ou le service religieux. Quant au sacristain sonneur de cloches, il estimait

l'écoulement des heures d'après le nombre de Pater ou d'Avé qu'il récitait, d'après le niveau de l'huile dans une lampe ou d'après la hauteur restante des chandelles qu'il brûlait. Voilà pour le temps journalier.

Pour les périodes plus longues, la précision n'est pas plus satisfaisante. Il est rare que les actes, contrats, baux ou testaments soient datés, comme ils le sont aujourd'hui, du quantième, du mois et de l'année. En général, on se contente d'indications comme celles-ci : « le samedi avant la Chandeleur en l'an 1236 » ou « en 1340, le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste » ou, tout simplement, « en février de l'an de l'Incarnation 1234 ». Pour ce qui est des époques révolues, la confusion et l'imprécision sont encore plus grandes. Tout ce qui est antérieur à la naissance du Christ est noyé dans l'ombre et l'on n'a aucune idée de la concordance entre le passé biblique et le passé gréco-romain. Faut-il conclure de là à une indifférence du moyen âge envers la chronologie ? Certes non, il ne faut pas confondre avec l'absence d'intérêt ce qui est surtout ignorance et pauvreté des moyens d'investigation. La preuve, c'est le millénarisme. Voici, aussi brièvement que possible, de quoi il s'agit. Pour des Chrétiens, et spécialement pour ceux du moyen âge, l'histoire de l'humanité est jalonnée par trois faits : la création d'Adam et Ève, la Passion du Christ et le Jugement dernier. Pour des hommes qui vivent d'une vie incertaine et douloureuse dans un monde injuste et cruel, quelle consolation ou, du moins, quelle satisfaction ce serait de savoir quand sonnera enfin la trompette de l'ange, quand le Christ mettra les bons à sa droite et les méchants à sa gauche, quand Satan sera enchaîné pour toujours ! Nombreux sont ceux qui ont cru possible de déterminer avec certitude la date du Jugement dernier. Il suffisait, pensaient-ils, d'établir une concordance entre les faits de l'Ancien Testament et ceux de l'Histoire depuis le début de l'ère chrétienne. La seconde période, dont la dernière partie est évidemment inconnue, pourrait être complétée par comparaison avec la première période.

Au surplus, pour qui savait l'interpréter, un texte à vrai dire fort obscur, celui de l'Apocalypse, donnait des indications précieuses sur le déroulement de l'histoire depuis la Résurrection

du Christ jusqu'à la fin des temps. Toutes ces supputations, faut-il le dire, étaient fondées sur un postulat, à savoir qu'il existe un parallélisme rigoureux entre les deux périodes de l'histoire. Dans une œuvre qui recevra plus tard un titre qui ne lui convient pas, « L'Évangile Éternel », un moine calabrais du XII<sup>e</sup> siècle, Joachim de Flore (Gioacchino di Fiore), prédisait pour 1260 non pas la fin du monde mais celle de l'Église du Christ, qui serait remplacée par celle du Saint-Esprit vivifiée par les ordres religieux. Les théories de Joachim, qui n'avait rien d'un hérétique, eurent assez de retentissement pour créer au sein de l'Église un trouble assez grave. J'ajouterai que si l'on a créé le mot « millénarisme » pour les désigner, elles et d'autres du même genre, ce n'est pas par référence aux « terreurs de l'an mille » — qui sont sans doute légendaires — mais parce que l'Apocalypse mentionne qu'avant la fin des temps, le monde connaîtra mille ans de paix après quoi Satan sera encore déchaîné mais pour être vaincu aussitôt après (XX, 2,3).

Mais à force de vous parler du temps, je m'aperçois que le nôtre s'écoule. Et pourtant, je dois encore vous parler de la vie et de la mort, sujets graves que l'on ne peut escamoter.

Le moyen âge est un temps de dureté. Devant la maladie, la douleur et l'éloignement, riches et pauvres sont égaux. Il serait faux de prétendre que ce temps a ignoré complètement l'hygiène : on sait bien que l'eau croupie est néfaste et qu'il faut s'en garder, que certains malades sont contagieux et qu'il faut s'en écarter. Les nobles, à tout le moins, se lavent les mains avant de manger et chaque ville, même si elle est petite, possède plusieurs établissements de bains publics, les « étuves ». Mais qu'est-ce que cela change ! On est absolument impuissant devant les épidémies de peste qui s'abattent de temps à autre sur les populations. Dire qu'elles les déciment serait trop peu dire. On estime que la grande peste de 1348 a fait périr un tiers de la population européenne, une personne sur trois, en quelques mois. Un tel fléau, cela va sans dire, n'a d'égards pour aucune classe sociale : nobles, bourgeois et vilains trépassent à la même cadence. Il en va autrement pour ce que l'on appelle aujourd'hui les maladies de carence ou de

malnutrition. Celles-ci attaquent surtout les pauvres, en fait tout le petit peuple. Dans un monde où les moyens de communication sont lents et incertains, où l'on n'use guère d'engrais à cause de la rareté du bétail qui le produit, où on laboure à la houe ou au mieux avec l'araire, à un seul soc, où les terres restent improductives une année sur trois du fait de l'assolement triennal, le peuple des campagnes et celui des villes, surtout, est constamment sous-alimenté. Et il suffit d'une mauvaise récolte pour que toute une province ou toute une partie de l'Europe connaisse la famine, comme ce fut le cas en 1316, où les pluies continuelles pourrissent les récoltes et, empêchant l'évaporation dans les marais salants, interdissent de saler les viandes pour l'hiver. Toutefois, ce n'est même pas là le plus grave. Même aux meilleurs moments, la nourriture est mal équilibrée. Le pain en constitue l'essentiel, avec les fèves, les pois et les légumes-racines, comme les raves. Il y a insuffisance de viande, de fruits, de légumes frais, bref, de ce qui fournit — nous le savons aujourd'hui — des protéines et des vitamines. La conséquence, c'est le grand nombre de mal bâtis : cagneux, bossus, goîtreux ; c'est la fréquence de cette maladie de langueur qui n'est autre que la tuberculose, c'est aussi celle des maladies de peau et des maladies nerveuses. Les principales victimes, au demeurant, ce sont les enfants. À en juger par la mortalité infantile dans les familles royales ou princières, les seules sur lesquelles on soit bien informé, celle qui régnait dans le peuple devait être effroyable. On est probablement en-dessous de la vérité en disant que deux enfants sur trois mouraient en bas âge, la plupart sans doute à cause de l'impossibilité de leur fournir une alimentation rationnelle. Je ne quitterai pas ce chapitre sans évoquer deux personnages typiques du menu peuple médiéval : l'aveugle et le simple d'esprit. Le premier, victime d'une infection au moment de la naissance ; le second, survivant pitoyable des maladies infantiles, convulsions ou scarlatine, ou d'un accouchement laborieux.

On pourrait croire que le tableau que je viens de tracer est poussé au noir. Il n'en est rien cependant. C'était encore celui de toute l'Afrique avant la pénétration massive des Européens au XIX<sup>e</sup> siècle. C'était celui de la plus grande partie de l'Asie,

il y a un siècle. C'est encore aujourd'hui celui de vastes régions d'Amérique du Sud. Et la situation en Éthiopie et dans le Sahel, qui fait aujourd'hui, pour nous, figure d'exception, est en réalité, dans l'histoire des hommes, un phénomène tristement banal. On pourrait encore, cela va de soi, compléter ou préciser ce tableau sur bien des points. En matière de chirurgie, par exemple, il est curieux de constater que le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, sont en régression sur le haut moyen âge. Au X<sup>e</sup> ou au XI<sup>e</sup> siècle, conformément aux procédés hérités des Grecs, on lave les blessures avec du vin et l'on fait un pansement auquel on touche le moins possible. C'est, sans qu'on s'en rende compte, de l'antiseptie et de l'aseptie. Plus tard, sous l'influence des Arabes, on multipliera les onguents et les saignées, moyens privilégiés pour infecter et affaiblir. La situation ne s'améliorera, de ce point de vue, qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans de multiples domaines, le contraste entre classes riches et classes pauvres est minime ou nul. Il en va ainsi du chauffage, de l'éclairage, des soins dentaires. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, on ne soigne pas les dents, on les arrache. Qu'une reine de France ou d'Angleterre perde une incisive à vingt ans et la voilà brèchedent pour toujours. Certes, on lui posera une dent postiche, mais défense de rire, et il lui faudra l'enlever pour manger.

On ne peut parler de la vie et de la conception que l'on s'en fait sans parler aussi, ne fût-ce qu'un instant, de ceux qui, volontairement, s'en prennent à la vie d'autrui, c'est-à-dire les malfaiteurs et leurs juges. Il faut, avec le recul du temps, être indulgent aux premiers, qui étaient nombreux. Pour un artisan en chômage, pour un paysan dont les terres ont été dévastées, il n'y a que deux recours, la mendicité et le brigandage. Et le même malheureux emploie souvent les deux remèdes, tour à tour ou simultanément.

La mendicité, cette plaie des sociétés pauvres et inégalitaires, est tolérée et canalisée tant bien que mal, notamment par le clergé et les pouvoirs urbains. Il n'en va naturellement pas de même du brigandage. La répression est sans pitié et d'ailleurs sans résultats puisque les causes de criminalité sont inhérentes à la structure économique de la société. Ce qui est remarquable, c'est que la loi, indulgente à l'occasion pour les

meurtriers, se montre d'une férocité exemplaire envers les voleurs, les faussaires et les faux-monnayeurs. Il est facile de voir pourquoi. La vie humaine est une denrée abondante, que la nature détruit, recrée, gaspille généreusement. Les biens matériels, eux, sont rares. La disparition d'un homme accroît la part des survivants, le détournement des richesses par un seul diminue la part des autres. Il faudra le dépeuplement consécutif à la grande peste de 1348 pour que l'on commence à deviner une chose, c'est que le manque de main-d'œuvre peut être, lui aussi, une cause de misère.

La justice médiévale ne s'embarrasse d'aucune sensibilité. Elle est guidée par quelques principes simples : l'ordre social est une forme de l'ordre divin, tout ce qui y contrevient est péché, la seule expiation possible est la souffrance physique, elle seule peut préserver le délinquant des peines de l'au-delà, les châtiments d'ici-bas sont un excellent exemple pour autrui. Il résulte de cela que la torture est le moyen privilégié de la justice au stade de l'instruction et au stade de la répression. C'est pour cela aussi que les exécutions sont publiques — elles le resteront jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle — et les corps des suppliciés restent exposés pendant plusieurs jours.

Par une illusion propre à chaque époque et singulièrement à la nôtre, nous nous imaginons être les seuls à redouter et à connaître les catastrophes en grand, les destructions massives de vies et de biens ou les destins tragiques individuels comme ceux que déterminent aujourd'hui les accidents de la route. J'en ai dit assez, je crois, pour vous détromper. Mais s'il fallait préciser encore davantage, je rappellerais que la durée moyenne de la vie humaine est aujourd'hui, en Occident, de 75 ans environ. Elle était au moyen âge, de 25 ou 30 ans comme c'est encore le cas chez les habitants des hauts plateaux boliviens.

Voilà, en un bref schéma, ce qu'était la vie médiévale, une vie grouillante dans des villes closes de murailles, clairsemée dans les campagnes, une vie éphémère et à vil prix.

Comment les contemporains ont-ils réagi devant tant d'insécurité, de dureté et de violence ? La majorité des hommes sont ainsi faits que, devant le danger, ils pensent avant tout à eux-

mêmes. C'est une forme de l'instinct de conservation. Le moyen âge se caractérise, entre autres, par l'amour débridé de la vie et l'horreur de la mort. Et, gardons-nous de l'oublier, il s'agit de l'amour de chacun pour sa propre vie et de l'horreur de chacun pour sa propre mort. On n'a garde de le proclamer, d'ailleurs, car l'Église enseigne que la douleur sanctifie, que notre corps périssable n'est qu'une misérable défroque et qu'il est bien difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Mais c'est là une vérité à l'usage des pauvres, des Frères Mineurs ou d'un roi aussi exceptionnel que saint Louis. Les bourgeois, les nobles, le haut clergé jouissent des biens de ce monde avec d'autant plus d'avidité qu'ils contrastent avec la misère générale. D'où l'abondance et la constance des reproches qui leur sont faits dans ces poèmes, souvent ennuyeux mais toujours instructifs, que l'on appelle les *États du monde*.

Alors qu'à notre époque, le luxe, pour des raisons qui ne sont pas toutes de modestie, a tendance à se cacher, il s'étale au moyen âge avec une impudence naïve. C'est, encore une fois, un trait propre aux économies rudimentaires et parfois aussi aux autres, du reste : l'ostentation de la richesse engendre le crédit, qui à son tour engendre la richesse. Mais c'est autre chose encore, d'une psychologie plus rudimentaire : la conviction que l'on n'a pu réussir que par une faveur spéciale de Dieu. « Pourquoi aurais-je honte d'être riche puisque Dieu l'a permis ! » On sait que la réforme protestante admit, en gros, qu'une telle façon de penser est légitime. Tous les riches, d'ailleurs, ne s'abandonnent pas sans trouble à un pharisaïsme de cette sorte. Des aumônes plus ou moins généreuses leur servent de justification. Il n'est guère de testaments qui n'aient une clause concernant un legs à une fondation charitable et il arrive souvent, vers la fin de ses jours, parfois seulement sur son lit de mort il est vrai, qu'un grand de ce monde prenne l'habit du plus pauvre des ordres religieux, celui des Frères Mineurs.

Malgré les débordements, la brutalité, l'égoïsme, les égarements de toutes sortes dont témoignent à l'envi prédicateurs et chroniqueurs, jamais la foi n'a été plus vive, plus sincère, plus

générale qu'entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle. De quelle foi s'agit-il donc ? Avant de répondre ou d'essayer de répondre à cette question, il nous reste à examiner le dernier volet du triptyque que je vous ai proposé : le temps, la vie, la mort.

Le moyen âge, et surtout le moyen âge finissant, celui de la guerre de Cent Ans, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, est hanté par l'idée de la mort. Comme elle est partout dans la réalité, elle est partout dans les esprits. Des *Vers de la mort* d'Hélinant, au XII<sup>e</sup> siècle, au *Testament* de Villon, au XV<sup>e</sup>, elle est le thème d'innombrables poèmes. Elle est figurée dans les vitraux, les peintures, les sculptures. Écrite ou symbolisée, la recommandation *Memento mori* surmonte les cadrans solaires ou les miroirs. La mort est représentée par personnages dans les processions. On en grave l'image sur les verres à boire et sur les cartes à jouer.

Parce que nous savons que le moyen âge fut, d'une certaine manière, une époque de grande spiritualité, nous sommes portés à croire que la peur de la mort y fut une sorte de vertige métaphysique, d'horreur du néant, de terreur sacrée de l'être devant le non-être. La vérité est différente. La foi du moyen âge est trop compacte pour être transpercée, vrillée, par une telle angoisse philosophique. La mort dont la pensée hante ses cauchemars, c'est la mort du corps. Cette pensée se précise et s'enrichit avec le temps et elle aboutira, à la Renaissance, et même déjà chez Villon, dans certains passages, à une poésie plus nuancée et mélancolique sur le regret du temps qui fuit : *Ou sont ilz, ou, Vierge souveraine ? Mais ou sont les neiges d'antan !*

Mais pendant longtemps, les vieux thèmes *Ubi sunt* et *Vanitas vanitatum* n'évoqueront que des images brutales.

Voici Hélinant, au XII<sup>e</sup> siècle :

*Mort est le filet qui attrape tout,  
Mort est la main qui agrippe tout,  
Tout ce qu'elle touche lui demeure.  
Mort fait à tous un manteau sombre  
Et une nappe de terre nue.  
Mort sert tout le monde de la même manière.*

Voici le *Dit des trois morts et des trois vifs*, au XIII<sup>e</sup> siècle :

*Alors, l'un des morts dit aux vivants :  
Seigneurs, regardez-nous aux visages  
Et puis aux corps ; nous qui avions  
De grandes richesses, voyez ce que nous sommes.  
Vous serez tels que nous sommes et nous fûmes  
Jadis tels que vous êtes.*

Voici encore Villon au XV<sup>e</sup> siècle :

*Et que meure Pâris ou Hélène,  
Quiconque meurt meurt à douleur  
Telle qu'il perd vent et haleine ;  
Son fiel se crève sur son cœur,  
Puis il sue Dieu sait quelle sueur !*

...

*La mort le fait frémir, pâlir,  
Le nez courber, les veines tendre,  
Le col enfler, la chair mollir,  
Articulations et tendons étirer et étendre.*

Au XIV<sup>e</sup> siècle, la mort s'annexe la chorégraphie. C'est l'époque des danses macabres ou, comme on a dit d'abord, de la danse de Macabré. Si la relation entre *Macabré* et *Macchabée*, nom de plusieurs personnages bibliques, est certaine, elle est cependant obscure. Quoi qu'il en soit, la danse macabre, qui déroulait ses fresques sur les murs des cimetières et sur l'enclos des cloîtres, était une ronde infernale de squelettes et de cadavres de toutes les conditions sociales, pape, empereur, bourgeois, mendiant, et de tous les âges. La grande originalité de la danse macabre, outre son caractère chorégraphique, c'est de mêler aux morts des vivants horrifiés d'être en cette compagnie. Une xylographie, dans un incunable imprimé par Guy Marchant en 1486, montre quatre squelettes ménestrels invitant les vivants à la danse et jouant du tambourin, de la harpe, de la vielle et de la cornemuse. Si, dans l'esprit de ceux qui l'ont conçue, la danse macabre était une invitation à se préparer pieusement à la mort, elle pouvait aussi être interpré-

tée comme un amer et ricanant *Carpe diem*, un conseil de jouir de la vie tant qu'il en était encore temps.

Il faut dire aussi deux mots des gisants qui peuplent les nefes et les chapelles. L'habitude de représenter les traits du défunt sur son tombeau remonte, on le sait, aux Égyptiens. Le moyen âge a largement sacrifié à cette coutume. Jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, le gisant n'est qu'un bas-relief de pierre ou de bronze. Revêtu de son armure si c'est un chevalier, de ses plus beaux atours si c'est une dame, ayant à ses pieds un chien, symbole de la fidélité, il est foulé, usé comme toute dalle d'un pavement d'église par des générations de fidèles. C'est, somme toute, un beau témoignage d'humilité. Mais à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, les tailleurs de pierre sculptent le gisant en haut-relief, le mettent sur un socle et lui donnent l'aspect d'un cadavre en décomposition. Certains de ces gisants sont d'un réalisme atroce. Qu'il y ait eu dans cette mode un dessein d'édification, un rappel brutal du *Pulvis es et in pulverem reverteris*, cela ne fait aucun doute, mais ce qui est non moins certain, c'est que de telles représentations ne semblent pas avoir choqué la sensibilité des contemporains. Notez que j'essaie de comprendre une psychologie et non de faire de la critique d'art. Je serais forcé de dire que certains de ces effroyables gisants sont beaux. Le plus extraordinaire, le plus admirable de tous — mais il est du XVI<sup>e</sup> siècle et n'appartient plus au moyen âge — est ce gisant redressé, ce transi, aux chairs en lambeaux, œuvre de Ligier Richier, qui figure sur le tombeau de René de Chalon dans l'église Saint-Pierre à Bar-le-Duc et qui, d'un geste démesuré, « tend vers Dieu son cœur fidèle ». Mais l'esthétique n'entre pas dans mon propos.

Mon propos était de vous dire que le moyen âge, s'il aime jusqu'à la fureur la vie, ses jouissances, sa puissance, sa couleur, ne les aime pas comme l'épicurien antique, toujours capable, quand il le faut, d'un détachement hautain : le moyen âge a peur de la mort. Mais ainsi présentée, la vérité n'est pas encore complète, elle manque de nuances. Il ne faut pas oublier que l'horrible et le terrible, du moment qu'ils sont quotidiens, finissent par ne plus émouvoir. Faute de quoi, on ne pourrait être pendant des années médecin-légiste, infir-

mière, fossoyeur ou soldat. Le moyen âge témoigne donc à l'égard de la mort, par certains côtés, d'une étrange familiarité. Je n'en donnerai qu'un seul exemple. Le cimetière des Innocents, désaffecté au XVIII<sup>e</sup> siècle, servait depuis l'époque gallo-romaine. Il était situé au cœur de Paris, dans ce qui était naguère encore le quartier des Halles. Selon l'usage, conservé jusqu'à une date récente dans certains cimetières bretons, on empilait les ossements le long des murs, sous des auvents. Or, ce cimetière fut au XV<sup>e</sup> siècle une des promenades les plus courues de Paris et, comme l'a noté Huizinga <sup>1</sup>, « on y trouvait des petites boutiques près des charniers et des femmes publiques sous les arcades ». Devons-nous être tellement surpris ? Songeons que dans bien des petits villages, aujourd'hui encore, la fête où l'on danse et où l'on s'amuse, sur la grand-place, n'est séparée du cimetière qui entoure l'église que par un muret symbolique.

Mais sans doute trouvez-vous que j'ai assez parlé sur ce sujet et qu'il serait temps de cesser ces évocations choquantes ou sinistres. Essayons donc de trouver le point de convergence ou le lieu d'interférence des sentiments médiévaux sur le temps, la vie et la mort.

Ce lieu de rencontre, c'est très évidemment la religion. C'est que les vivants sont aussi des mortels et que chaque heure qui s'écoule les rapproche d'une échéance inquiétante. Comme le dit, à propos des heures, l'inscription des vieux cadrans solaires : *Omnes vulnerant, ultima necat*. Il est donc impossible de parler de la vie et de la mort sans évoquer en même temps les croyances religieuses. Je voudrais, pour introduire quelques considérations sur cette matière, vous dire ou vous rappeler d'abord une anecdote. Elle est littéraire et bien connue, elle est du douzième siècle, elle est extraite de la chanson de geste de *Raoul de Cambrai*.

Raoul de Cambrai est un féodal brutal, un soudard féroce. Entre autres peccadilles, il pille et brûle le monastère d'Origny et, comme les nonnes essaient de se sauver, il les repousse dans

---

1. J. HUIZINGA, *Le Déclin du moyen âge* (Traduction J. Bastin), Paris, Payot, 1948, p. 178.

les flammes. Mais, d'autre part, ce démon sans pitié fait maigre le vendredi saint et se croirait promis à la damnation s'il agissait autrement. Comment expliquer un tel comportement ? C'est que, pour Raoul comme pour beaucoup de ses contemporains, Dieu est un être à qui on est lié par un contrat simple, comportant des obligations directes et bilatérales, d'une part aide et protection, de l'autre des rites déterminés, parfaitement extérieurs. Le respect de la personne d'autrui et de la sienne propre est étranger au contrat, ce sont là des obligations indirectes et, somme toute, sans contrepartie. On n'y attache donc que peu d'importance. Le contrat avec Dieu est, en vérité, le contrat féodal et Dieu lui-même est le suzerain suprême, dont l'attribut essentiel est la toute-puissance, *Deus omnipotens*. C'est le « Dieu de majesté » des chansons de geste et des tympanes de cathédrales romanes ou le Christ en gloire portant la triple couronne, le sceptre à la main, tel que l'ont encore représenté, au début du XV<sup>e</sup> siècle, les frères Van Eyck sur un des panneaux de l'Agneau Mystique, à Gand.

Telle est du moins la conception des laïcs et de l'immense majorité du bas clergé. L'idée que Dieu soit Esprit, qu'il soit le Verbe sans visage et sans forme n'est atteinte que par quelques rares mystiques.

Ce que je viens de dire est vrai, grosso modo, me semble-t-il, jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. On pourrait croire que les choses ont changé profondément dès le début du XIV<sup>e</sup>, avec l'avènement du nominalisme, réduisant les entités métaphysiques à de simples concepts. En fait, en pratique, les conceptions nouvelles restent le privilège d'une élite de clercs. Peu de gens sont capables de comprendre qu'un symbole n'est qu'un symbole et, dans un monde dur, pragmatique, tout objet est obstacle ou instrument, toute idée s'incarne.

L'allégorie — qui n'a sans doute jamais autant fleuri qu'au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle — est tout le contraire de l'abstraction. Le culte des saints, celui des reliques, la pratique des indulgences, traditionnels dans l'Église depuis ses débuts, prennent au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle une importance de plus en plus grande. Or, il n'est pas douteux qu'ils soient le témoignage d'une confusion constante de l'objet et de l'idée que cet objet

devrait simplement évoquer. On sait comment la Réforme, dès son apparition, réagit contre ces excès. La Contre-Réforme dut agir dans le même sens. Et, notons-le bien, le concile Vatican II a témoigné d'une méfiance encore plus grande envers ces vestiges du passé.

N'allez pas croire que je tiens à plaisir des propos irrévérencieux sur la religion. Et, du reste, on aurait tort de penser que cette dévotion grossièrement naïve, ce mélange choquant du sacré et du profane soient sans exceptions. Il y eut des réactions rares et sporadiques. Certaines se firent au sein même de l'Église, d'autres en dehors d'elle et contre elle.

Parmi les premières, outre celles de quelques auteurs de chansons pieuses ou de récits d'une exquise fraîcheur, comme *Le Jongleur de Notre-Dame*, il faut surtout citer les mystiques. Le Dieu des mystiques, ce n'est ni le Père Éternel trônant sur une nuée, ni le Christ de l'imagerie pieuse, c'est un être qui dépasse l'homme de partout et de si loin qu'aucune représentation n'en est possible. C'est l'Être pur, l'Absolu, l'Éternel, l'Alpha et l'Oméga de toute chose, celui qui dit *Ego sum qui sum*. Bien rares ceux qui en approchent, encore plus rares ceux qui arrivent jusqu'à lui, et la pensée médiévale n'a, en définitive, été que peu influencée par le mysticisme authentique.

Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Quelque admiration que l'on puisse vouer aux mystiques ou plutôt — car il ne s'agit pas ici de comprendre mais d'aimer — quelque tendresse que l'on puisse avoir pour eux, je crois que c'est un bien. C'est que le mystique intégral, s'il est d'un spiritualisme absolu, est en même temps anti-intellectuel : il n'a affaire ni d'art, ni de science, ni de culture. Il est vrai aussi que bien des étapes jalonnent les chemins du mysticisme pur, et qu'on ne saurait confondre des saints visionnaires, aux effusions lyriques un peu gênantes, avec un saint Bernard de Clairvaux, par exemple, mystique authentique mais en même temps esprit lucide et organisateur remarquable.

Il y eut aussi, avons-nous dit, des réactions qui se firent contre l'Église. Les réactions individuelles nous sont mal connues. Et cela se conçoit aisément puisqu'elles étaient brisées dès leurs premières manifestations, à moins que leurs auteurs

n'aient témoigné de la plus extrême prudence. Mais qu'il ait existé des incrédules, des esprits forts qui ne croyaient ni à Dieu ni à diable, ce n'est pas douteux puisque les prédicateurs s'emporent sans cesse contre eux. Plus importantes furent les réactions de groupes, les hérésies caractérisées auxquelles venaient le plus souvent se mêler des éléments politiques : mouvements des Albigeois ou Cathares aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, des Pastoureaux au XIII<sup>e</sup>, des Vaudois au XIV<sup>e</sup>. Chez les Cathares, il s'agissait d'une sorte de manichéisme, croyance à deux principes opposés, celui du Bien et celui du Mal, associée à la pratique de l'ascétisme et à des théories plus ou moins communisantes. Les pastoureaux, eux, des paysans misérables, semblent avoir été essentiellement une armée de la faim conduite par un illuminé, le Maître de Hongrie. Quant aux Vaudois, attachés à l'Ancien et au Nouveau Testament, mais rejetant la messe, le culte des saints, la confession et le jeûne, ce sont des protestants avant la lettre. Dans chacun de ces cas, la conclusion fut la même, l'extermination, sauf pour les Vaudois, dont quelques groupes réfugiés dans d'inaccessibles vallées des Alpes échappèrent à l'anéantissement. Ils sont encore aujourd'hui une douzaine de mille au Piémont et se sont plus ou moins confondus avec les protestants, mais, bien qu'Italiens, ils ont gardé jusque maintenant, tant bien que mal, le français comme langue maternelle.

Voici terminée, sinon achevée, la revue des observations que je voulais faire devant vous au sujet des problèmes du temps, de la vie et de la mort tels que le moyen âge les a posés.

À la réflexion et à l'expérience, l'entreprise était bien présumptueuse. Comment résumer en une heure des siècles d'histoire, même si l'on s'en tient, comme je l'ai fait, au moyen âge classique, du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle ? Comment connaître la sensibilité réelle des générations disparues ? Nous ne pouvons pénétrer la pensée d'autrui que par ce qu'il dit, écrit ou fait. Mais combien de pensées inexprimées, de rêves vagues, de velléités obscures nous resteront à jamais cachés ! Ainsi donc, le sens du temps, de la vie, de la mort et du divin tel que nos aïeux l'ont compris, je ne pouvais pas vous le révéler, mais j'ai du moins essayé de vous fournir les éléments qui vous permettent de le pressentir ou de l'imaginer.

Il existe deux sortes de conférences. D'abord celles où le conférencier, pénétré d'une opinion, nourri d'une idée, expose devant un auditoire les raisons qui militent, selon lui, en faveur de telle ou telle solution d'un problème précis. Ces conférences sont, sinon toujours les plus intéressantes, du moins les plus dynamiques, les plus activantes parce qu'elles déclenchent dans l'auditoire une résistance ou une approbation et parce que la vérité qui jaillit de cette confrontation est capable de nous déterminer dans notre attitude ou dans notre action.

Mon exposé fut d'un autre type, celui de l'exposé d'information. Il ne peut en être autrement avec les problèmes du passé. Tout le monde connaît les réflexions de Paul Valéry : « L'histoire justifie ce que l'on veut. Elle n'enseigne rigoureusement rien, etc. ». W. Churchill, si je ne me trompe, disait plus brièvement et bien plus justement : « L'histoire ne se répète pas, elle bafouille. »

Mais malgré cela, le détail de l'histoire, l'histoire contemplative, l'histoire non pas politique ou militaire, mais simplement humaine nous offre le spectacle le plus émouvant et le plus riche, elle nous permet de comprendre l'homme de toujours et, partant, d'être plus indulgent pour lui. Une telle leçon, après tout, si limitée qu'elle soit, n'est pas négligeable pour les hommes d'aujourd'hui. Il m'a paru que les exemples sur lesquels elle se fonde avaient chance d'avoir quelque intérêt à vos yeux. Je termine en souhaitant qu'il en soit ainsi.

## « Good night, sweet prince »

Communication de M. Georges SION  
à la séance mensuelle du 11 mai 1985

Donc, c'était le 23 mai, il y a deux cent cinquante ans. A quelques pas d'ici, puisque le vieil hôtel de Ligne, rue de la Madeleine, avait été abandonné pour l'hôtel d'Epinoy, à côté de la cathédrale qu'on appelait encore Saint-Gudule. C'était rue du Bois Sauvage, qu'une percée ultérieure devait prolonger dans ce qu'on baptisera normalement la rue de Ligne.

Deux cent cinquante ans, est-ce un anniversaire ? Si l'on veut, mais après tout, les dates sont simplement des relais de la mémoire, des occasions toutes prêtes où l'on peut faire le point quant à la vie d'un être, d'une œuvre ou d'une action. Nous savons certes beaucoup de choses sur le prince de Ligne. Il est un personnage, presque une légende. Lui dont la vie a été une réussite à travers ou malgré tant d'échecs, il a si bien occupé son époque et les imaginations qu'on n'a jamais cessé de s'occuper de lui. Parfois sans bien le comprendre : en revenant à lui ces derniers temps, j'ai été frappé de voir combien, parmi les historiens français, on le connaît mal parce qu'on le situe mal, ou qu'on le situe dans un cadre pré-établi. Seul peut-être Paul Morand a bien deviné ce personnage avec qui ses affinités sont évidentes : cosmopolitisme, méandres périlleux à travers l'histoire de son temps, sens du fugitif transfiguré par l'écriture.

En Belgique, l'approche était paradoxalement plus libre, et donc plus facile. Ou du moins elle tentait d'atteindre Ligne sans le situer *d'abord* dans un contexte préalable qu'il n'aurait plus qu'à meubler. Louis Dumont-Wilden lui a consacré un livre et Gustave Charlier a préfacé les *Lettres à Eugénie sur les*

*spectacles*, tandis que Félicien Leuridant a voué une bonne part de sa vie à l'étude et à l'édition des textes du prince. Plus près de nous, notre ami Carlo Bronne a souvent évoqué celui-ci, publiant en outre, un livre superbe sur toute la famille de Ligne. Il faut dire enfin que le livre de Sophie Deroisin, *Le Prince de Ligne*, publié il y a une vingtaine d'années, est un chef-d'œuvre de sensibilité, que l'Académie a couronné.

Où chercher l'homme ? Dans une famille qui avait compté deux croisés, dix chevaliers de la Toison d'or, plusieurs Grands d'Espagne et un vice-roi de Sicile, on penserait qu'il porte d'office tout un passé sur les épaules. Heureusement, si les Ligne semblent marqués par la tradition, ils sont aussi marqués par l'individualisme. Aucun d'eux ne ressemble totalement à ceux qui l'ont précédé. Charles-Joseph ne ressemble donc pas à Claude-Lamoral, son père.

On a beaucoup parlé — lui le premier, d'ailleurs, — de la mésentente qui les séparait. On connaît les phrases célèbres : « Mon père ne m'aimait pas. Je ne sais pourquoi, car nous ne nous connaissions pas. Ce n'était pas la mode alors d'être bon père ni bon mari ». Et celle où ce terrible père écrit à son fils promu colonel : « Il était déjà assez malheureux, Monsieur, de vous avoir pour fils, sans avoir encore le malheur de vous avoir pour colonel ». Mais il entrait sans doute un peu d'attitude dans tout ceci. Le fils reconnaît que son père avait le sens de la grandeur, et que c'est à lui qu'on doit la beauté de Belœil et de son parc. Dans *Coup d'œil sur Belœil*, il note honnêtement : « C'est à mon père que la gloire de mon Belœil est due. (...) Tout ce qui est grand, ce qui est digne, noble, majestueux, lui appartient. Après les grandes idées, il n'y avait plus pour moi que d'en avoir d'intéressantes et agréables ».

Sa mère meurt lorsqu'il a cinq ans. Son père lui est aussi lointain que le Grand Turc. Il grandit donc parmi les précepteurs qui se succèdent sans lui apporter grand-chose, jusqu'à ce qu'arrive ce prêtre lui-même formé par les jésuites, M. de La Porte, qui sera pour lui un véritable mentor et à qui il sait qu'il doit tout ce qui fait qu'il vaut quelque chose. Il lui doit en tout cas une éducation humaniste et toute française.

Mais la vie est encore pour lui la plus grande école. C'est là qu'il sera un jeune seigneur exalté comme Chérubin, un époux qui oublie son mariage, un amoureux qui oublie ses amours, un prince qui a de la fortune et des bonnes fortunes, un maître attentif à ceux qui dépendent de lui, un gentilhomme que les Cours adorent ou suspectent, un stratège à qui on refusera les commandements, un merveilleux vagabond de l'Europe heureuse, un émouvant témoin d'une Europe en allée, un moraliste qui ne moralise pas, une mémoire qui, au moment de s'éteindre, raconte le monde d'hier à ceux qui vont faire le monde de demain.

Et toujours, toujours, des conquêtes — je parle des conquêtes féminines. Il n'y est jamais cruel. Serait-ce qu'on ne lui résiste pas ? C'est lui, plutôt, qui ne résiste guère. Une ou deux passions plus profondes l'ont marqué, nous l'allons voir. Hors de celles-ci, il définit lui-même les choses en évoquant « une passionnette, ensuite beaucoup de passades ».

Qui a-t-il vraiment aimé d'amour ? Sûrement pas la jeune princesse de Lichtenstein, qui n'a pas quinze ans quand on les marie et qui lui donne sept enfants quand il veut bien penser à elle. Plus tard, ils vivront dans une routine paisible qu'il note joliment : « Ma femme est une excellente femme, pleine de délicatesse, de sensibilité, de noblesse. Elle n'est point du tout personnelle. Sa mauvaise humeur se passe vite en se distillant dans ses yeux mouillés de larmes pour une bagatelle. Elle n'a aucun inconvénient, car elle a un fort bon cœur... » Quand un homme dit de sa femme qu'elle n'a aucun inconvénient, ce n'est certainement pas la grande passion

Donc sa femme compte peu dans son tableau du cœur. Alors, qui ? Sans doute un peu quelques femmes qui trouvent séduisant cet homme de trente, cinquante ou soixante ans. Sûrement beaucoup plus la tendre Angélique d'Hannetaire, fille d'un comédien lyonnais et comédienne à Bruxelles. Sans jeu de mots, elle ne lui jouera jamais la comédie. Elle l'aimera, il l'aimera. Pendant quelques années, elle fera de Baudour, à deux lieues de Belœil, un autre foyer de grâce et de bonheur.

Le prince a tiré beaucoup d'Angélique et des siens. D'abord, son goût du théâtre. Il adore jouer. Il sera un jour Hortensius,

le pédant de la *Seconde Surprise de l'Amour* de Marivaux. Il incarne souvent, dit-on, les valets et les notaires et on assure qu'il y est détestable. Le grand Lekain lui-même est venu à Belœil lui donner des leçons. Mais chez les d'Hannetaire, on parle beaucoup de doctrine et de technique théâtrales. Le père d'Angélique avait dirigé la Monnaie, publié des *Observations sur l'art du comédien* que l'illustre Garrick, à Londres, avait hautement approuvées. La sœur d'Angélique, Eugénie, parlait elle aussi de ces problèmes. C'est à elle que Ligne adresse les *Lettres à Eugénie sur les spectacles*.

Angélique, si elle aime le théâtre et si elle y réussit, aime encore plus ce prince de trente ans qu'elle rend heureux et dont elle accueille les amis. En outre, elle est désintéressée. Ligne lui avait donné un tableau. Au cours d'une restauration, on constate que c'est une *Descente de croix* de Van Dijck. Angélique renvoie discrètement la toile à la galerie de Belœil. Vendue plus tard au Portugal, elle permettra au prince ruiné de survivre : « Il me nourrit, ce tableau, à présent que j'ai tout perdu... ».

Mais il est temps d'en venir à Versailles et à un visage. De Bruxelles, tous les voyages lui semblaient faciles : « Je pouvais être dans vingt heures à Paris, à Londres et à Spa ». Ses postillons, il les appelle Brûle-pavé, Mors-aux-dents ou Ventre-à-terre. La livrée rose de ses gens sera familière dans toute l'Europe. Il arrive à Versailles pour la première fois en novembre 1759 : on l'a chargé d'apporter la nouvelle de la bataille de Maxen, où les Autrichiens ont battu les Prussiens. Il trouve une cour indifférente, vaguement étonnée, où Louis XV et M<sup>me</sup> de Pompadour posent des questions hors de propos. La revanche, c'est-à-dire le bonheur, viendra plus tard.

Plus tard ? Quand la fille de Marie-Thérèse sera dauphine, puis reine de France. Oui, voici la vie étincelante des salons et des fêtes, voici les amitiés illustres, les escapades et les promenades, les plaisirs de Trianon et les pièges de la cour. « A Versailles où je n'étais que pour m'amuser, on avait aussi la bêtise de croire que j'avais des intentions politiques... » Français d'esprit, il ne veut pas être Français officiel. « Je me suis bien

trouvé d'être Allemand en France, presque Français en Autriche, et Wallon à l'armée ».

Voici surtout cette jeune femme que tout semble servir et qui ne sait pas que tout la menace, cette jeune femme qu'il entoure et qu'il croit protéger (il a vingt ans de plus qu'elle) et dont il partagera, en chevalier servant, les plus belles années. Avec une grande réserve, avec aussi des allusions très parlantes, Charles-Joseph, que la cour de France appelle souvent Charlot par affection, avoue qu'il a vraiment aimé Marie-Antoinette. Mais c'est un amour impossible et secret qu'il n'oubliera jamais. Au début de la Révolution, il est en Russie et à Vienne. Il mesurera son éloignement, son impuissance. La guillotine coupera un cou qu'il a admiré si souvent sans oser le caresser. Quand il y pense quinze ou vingt ans plus tard, la plume lui manque encore.

Bien sûr, il regrettera beaucoup d'amis perdus et l'émigration lui rendra quelques amis retrouvés : le comte d'Artois qu'il avait reçu à Belœil et qui n'est pas encore Charles X ; Narbonne à qui il passa toutes ses fluctuations politiques et ses amours avec M<sup>me</sup> de Staël ; le chevalier de Boufflers qui avait joué *Le Mariage de Figaro* à Belœil, puis régné gentiment sur le Sénégal, vivant notamment dans l'île de Gorée où voisinent le centre d'embarquement des esclaves, qui serre la gorge, et des maisons XVIII<sup>e</sup> qui ravissent le regard. Versailles à Versailles, Versailles à travers l'émigration : que de souvenirs pour des Mémoires !

Mais venons-en à Vienne, avant de revenir enfin à Belœil. Vienne joue un rôle capital dans la vie de Ligne. Il la découvre à seize ans, il s'y marie à vingt et il y passe ses vingt dernières années. Sa première découverte, c'est la Vienne heureuse de Marie-Thérèse. Pour nous, c'est et surtout cela deviendra la ville de la musique. Mais la musique ne paraît pas avoir été une passion de Ligne. Peut-être parce qu'il fallait se taire et qu'il aimait parler. Il n'a probablement pas perçu ce qu'était le jeune Mozart des années 1780, même s'il parle de lui, et lorsqu'il devient vraiment viennois en 1794, Mozart est mort depuis trois ans. Il cite seulement, au passage, Emma-

nuel Schikaneder, comédien, baladin, qui a souvent amusé Vienne et dont nous aimons nous rappeler qu'il a écrit le livret de *La Flûte enchantée* avant d'y créer le rôle de l'oiseleur Papageno.

Arrivé trop tard pour Mozart, il arrive trop tôt pour Schubert qui n'est encore qu'un gosse. Il le cite, mais dans le vague. Lorsque Haydn meurt en 1809, le désespoir du siège de Vienne par Napoléon ajoutant pour lui son poids à l'âge et à la maladie, on chante une messe de Requiem dans l'église des Écossais, qui est celle de Ligne. Le prince n'y assiste pas, sinon il l'aurait dit. Il a sans doute vu le public en sortir, un public raréfié par la guerre. Il est beau de rappeler en tout cas qu'on y chante pour Hadyn le *Requiem* de Mozart, qu'un garçon de douze ans, dans les chœurs, est Franz Schubert et que dans la maigre assistance se trouvent Beethoven et un certain Henri Beyle qui le racontera plus tard...

Quant à Beethoven, la maison où il abrite depuis 1809 son génie et ses soucis, ses sautes d'humeur et ses passions, est voisine du « bâton de perroquet » où Ligne abrite sa discrétion de pauvre et sa célébrité. Ils n'ont pas pu ne pas se croiser souvent. On voudrait qu'ils se fussent parlé, même si le musicien, dans sa surdité croissante, fuit déjà la conversation. Ni l'un ni l'autre ne savait qu'ils auraient eu beaucoup à se dire. Sur les hommes ou sur le monde, et en tout cas sur la retraite, campagnarde que Beethoven trouvait à Heiligenstadt et Ligne au Kahlenberg, qu'il écrivait souvent Kaltenberg.

Oublions tout cela. Pour Ligne, Vienne, ce n'est pas la musique, c'est l'Empire, c'est la capitale. Sa capitale à lui ? On n'en jurerait pas ; sa capitale, oserait-on dire, est son imagination vagabonde et les routes qui quadrillent son Europe. Vienne, c'est du moins la résidence de ses suzerains. On ne peut rien comprendre au destin du Prince Rose si on ne comprend pas cette allégeance personnelle qui sera le souffle même de ses fidélités. Il a été partout chez lui en Europe, mais c'est à Vienne qu'est la vraie maison souveraine où il doit être. Ceci, pour lui, dépasse toutes les idées de profit et lui fait accepter pas mal de déconvenues, mais il ne changera jamais.

Pourtant, que de Viennes différentes il a vues ! Il y a débuté sous Marie-Thérèse. L'impératrice a connu les drames et les dangers, mais elle incarne le rayonnement souverain. Sans doute faut-il éviter de mythifier les êtres et les choses, mais Marie-Thérèse était promise à la légende. Elle incarne une Europe à nouveau pacifiée, elle symbolise un certain bonheur de vivre et un règne où le faste s'allie à la bonhomie. D'ailleurs, son souvenir flotte toujours, et pas seulement à Vienne. On le retrouve, même dans certains pays qui se sont pourtant faits plus tard contre les Habsbourg. J'ai vu des Tchèques de Prague trembler d'émotion devant le magnifique portrait de notre grand escalier. N'oublions pas non plus qu'en 1980, pour le deuxième centenaire de sa mort, des groupes de chants et de danses sont revenus à Vienne de tout l'ancien Empire...

Pour Ligne, Marie-Thérèse est peut-être aussi la mère qui lui a manqué. Elle l'accueille bien. Elle le gourmande quelquefois parce qu'il le mérite, mais elle lui pardonne tout et veille sur lui. Elle veille même sur son âme. Ainsi du jour où elle l'avait invité à communier avec elle le lendemain : la veille au soir, il cherche un confesseur pour un péché récent. Toujours le même, faut-il le dire... Il parle sans cesse de l'impératrice, de sa gentillesse, ou même de ses manies. « Du temps de Marie-Thérèse il n'y avait pas d'espionnage dans les maisons pour savoir si l'on dit qu'un ministre est un sot. Il n'y en avait que dans les rues pour savoir si l'on allait chez les filles ». Il semble que les Viennois ne s'en soient guère privés pour autant. Quand Marie-Thérèse meurt en 1780, Ligne sera de ceux qui tiennent le cordon du poêle à ses funérailles.

Voici alors Joseph II, que sa mère associait du reste depuis quelques années à l'exercice du pouvoir. Le contraste est évident. Joseph II ne sait pas se rendre populaire. Il a beaucoup d'idées, des idées qui sont même souvent en avance sur son temps, mais il est doctrinaire, méfiant et compliqué. Le prince de Ligne l'aime bien, néanmoins. Il sait tout ce qu'il y a d'honnête en lui. Il sait aussi combien tout ce que veut le nouvel empereur se dérègle en chemin. Il emploie, pour le dire, des images parfois curieuses, comme ses paroles à un diplomate anglais : « Comme homme, il a le plus grand mérite et talent ;

comme prince, il aura toujours des érections et ne se soulagera jamais ». Passons sur le ton gaillard : il ne diminue pas une profonde estime et une amitié rare.

Mais Joseph II meurt au début de la Révolution française après avoir connu d'abord la Révolution brabançonne, qui est conservatrice. Ligne est à Vienne, retour d'Orient. L'empereur lui dit : « Votre pays m'a tué ». Il lui conseille même de rentrer en Belgique, fût-ce pour veiller sur ses biens, mais le prince répond : « Mon honneur m'est plus précieux que mes terres. Votre Majesté est à la veille d'une guerre de plus. Les rebelles feront ce qu'ils voudront ». La fin de Joseph II, dans les tourments, est pleine de grandeur et atteint profondément celui qui l'avait accueilli à Belœil aux temps heureux.

Alors viendront le règne bref — deux ans — de Léopold II et l'avènement de François II. Viendront surtout le séisme de la Révolution française, la mort à Paris de ceux que Ligne aimait à Versailles, les guerres qui amèneront aux portes de Vienne ou dans la ville même les armées de la République et de l'Empire.

C'est dans les dernières années du siècle qu'il fait une rencontre étonnante. Son neveu, le comte Waldstein, à qui Beethoven dédiait des sonates, avait recueilli l'aventurier du siècle, Casanova, qui devenait une des épaves du grand naufrage. Il l'avait installé comme bibliothécaire dans son château de Dux, en Bohême. Ligne ne résiste pas. Il va voir Casanova. Deux témoins exceptionnels vont s'écrire, mais surtout ils vont partir ensemble à la recherche du temps perdu. Le prince loue la dignité du vieil aventurier assagi par le destin et Casanova lui écrit : « Votre esprit est d'une espèce qui donne de l'élan à celui d'un autre », ce qui est en l'occurrence un très beau compliment.

Le siècle a changé. Les événements se précipitent. Deux mondes sont face à face, dont on ne sait trop s'ils veulent se détruire ou s'ils se mesurent. En tout cas, pour Ligne, le dialogue est impossible. Chaque fois qu'il risque de voir ou d'entendre ceux qui lui rappellent son bonheur français d'autrefois, sa plume s'arrête comme les mots s'arrêtent dans une gorge nouée.

Ceci dit, les *Mémoires* abondent en faits et en informations sur ces années d'orage : la foule viennoise regardant des collines la plaine de Wagram où l'on se bat, le mélange de la société nouvelle avec l'ancienne, les détours de la politique où chacun essaie de tirer parti des circonstances... Ô paradoxe : le prince de Ligne, qui aurait tant souhaité, dans le drame du monde, être acteur plutôt que spectateur, se répand en observations politiques ou stratégiques. Il ne manque ni de lucidité ni de bons sens.

Certes, il n'avait pas deviné qu'un monde courait à sa ruine faute de se réformer. Mais il a eu, par son expérience multiple, le sens d'une Europe à bâtir ou à rebâtir. Il aimait l'alliance franco-autrichienne qui avait amené le mariage du futur Louis XVI et de Marie-Antoinette. Il tremble, quarante ans plus tard, quand Napoléon épouse Marie-Louise, mais même s'il n'aime pas celui qu'il nomme encore souvent Bonaparté, il estime que ce nouveau mariage, à la fois parallèle et contradictoire, est une nouvelle chance de paix.

En revanche, son vieux loyalisme pour le Saint-Empire a souffert quand François II cesse d'en être le chef pour devenir seulement François I<sup>er</sup> empereur d'Autriche. Il devine que la Prusse va grandir dangereusement pour l'Europe. Et puis, il est vexé : « L'empereur d'Allemagne se laisse faire empereur d'Autriche par le jongleur, empereur des Français ».

Plus tard encore, vers 1810, les années lui sont tristes. Belœil lui manque toujours autant et c'est une plaie qui ne se fermera jamais. Napoléon lui fait savoir qu'il l'accueillerait bien et pourrait lui rendre ce qu'il a perdu. Il résiste avec une dignité désespérée. Même si la présence de Marie-Louise, nièce de Marie-Antoinette, dédouane en quelque sorte l'empereur des Français, il sait que revoir Paris, les Tuileries et quelques lieux sacrés de sa mémoire est au-dessus de ses forces.

Mais Ligne pensait aussi à une édition de ses textes. Sa plume d'oie avait couru sur des milliers de pages. Il avait accumulé les considérations sur vingt sujets, des souvenirs sur mille objets, les pièces qu'il avait écrites, les portraits qu'il avait croqués, les maximes qu'il avait ajustées : tout cela constituait le plus fabuleux fatras du monde et même si une édition com-

plète pouvait devenir une réalité, il était certain que très peu de gens liraient vraiment ces *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales* qui dépassaient les trente volumes et rassemblaient tous les disparates.

C'est alors que M<sup>me</sup> de Staël entre en scène, ou en ligne, si l'on veut, mais elle est toujours en scène et jamais dans les coulisses. Elle a vécu les années d'heureuse proscription qui, lui interdisant la France, la ramènent à Coppet avant de lui donner l'idée d'inventorier l'Allemagne littéraire. La voici alors à Vienne, avec ses amours toujours impérieuses quoiqu'incertaines. Ce qui vaudra à Maurice O'Donnell de se libérer d'elle pour épouser la petite-fille du prince et la rendre très heureuse.

Corinne rencontre Ligne, mesure l'incroyable richesse de sa mémoire, ce qui n'est pas neuf, mais aussi son talent d'écrivain, ce qui l'est beaucoup plus. Que n'ont-ils pas en partage, d'ailleurs, dans cette longue remémoration de leurs deux passés ! D'instinct, ils en évitent les pièges : les premières sympathies de Germaine pour la Révolution, les jugements sévères de Charles-Joseph sur Necker, etc. En Allemagne, dans sa redoutable obstination, elle a laissé Goethe, Schiller et quelques autres dans un état qui touche à l'épuisement. A Vienne, le prince de Ligne, au contraire, se réjouit de rencontrer quelqu'un qui ne se contente pas de l'écouter, qui projette de le révéler à ceux qui ne le rencontrent pas. Elle fait un choix dans les pléthoriques *Mélanges*, taille, regroupe et met au point ces *Fragments de l'histoire de ma vie* par quoi le prince de Ligne passera plus aisément à la postérité.

C'est une bonne action qui lui vaudra toujours ma gratitude.

Avec une grande clairvoyance, Ligne a senti que le vent de l'Histoire tourne à Moscou en 1812. Il a noté : « Napoléon, par quinze jours d'entêtement à Moscou, a perdu l'année passée la moitié de l'Europe... » L'Autriche, même si elle a sacrifié une princesse à la paix avec la France, réussit à ne pas sombrer avec l'Aigle après les adieux de Fontainebleau. Elle s'est contentée de récupérer sa princesse, et même le fils du couple impérial. Nous n'en sommes pas encore à *L'Aiglou*, ni à Flambeau. Celui qui joue avec le tout petit garçon dans sa chambre de Schoenbrunn est simplement le prince de Ligne...

Bientôt, le Congrès de Vienne semble rendre à l'Autriche un rôle primordial. Cette fois, Ligne peut reparler avec Talleyrand et quelques autres. Il peut retrouver une Europe de langue française dans une ville qui le parlait moins qu'autrefois.

Un mot encore de cette Europe. Il est partout. On connaît sa phrase : « J'ai fait plus de quarante fois le chemin de Vienne à Paris, et de Paris à l'Armée. Deux cents fois sûrement de Bruxelles à Paris, deux fois la Pologne, la Moldavie, la Crimée, la Provence... » Il faut ajouter que pendant qu'il satisfait ainsi sa bougeotte, il rencontre tous les souverains, passe par tous les salons, cueille quelques aventures galantes ou monte quelques farces, comme ce jour où, arrivant à Liège, il répand la rumeur qu'il est un cardinal envoyé par le pape pour sermonner le prince-évêque sur ses maîtresses.

De tous ces voyages, le plus fascinant est sûrement celui qu'il accomplit en Crimée avec Catherine II et une cour navigante qui fait penser aux *Mille et une nuits*. Il connaît donc très bien deux impératrices qui règnent elles-mêmes et non avec un époux. Il note qu'elles ont trop d'ambition pour partager l'autorité. S'il avait pu connaître Golda Meïr, Indira Gandhi ou Margaret Thatcher, il n'aurait pas changé d'avis...

De Crimée, il écrit à la tsarine en signant « Votre fidèle serviteur russo-tartare, Ligne ». Mais il écrit surtout les lettres à la marquise de Coigny. Ce sont des lettres de bonheur, où passe, comme une brise sur une mer sereine, un frisson de préromantisme.

Il est temps néanmoins de ramener un peu Ligne parmi nous. Parmi ceux qui entouraient ses racines et sa terre de prédilection. Parmi les siens surtout. Nous l'avons dit, il a eu sept enfants. Son affection pour eux est certaine, mais il a porté à son fils aîné, Charles, une véritable passion. Il avait voulu le former. Ce qui, pour lui et quoi qu'on pense, ne mettait pas au premier rang la vie des cours et des salons. Il voulait qu'il fût brave. Il donnait la main à l'adolescent quand ils partirent ensemble au combat pour la première fois.

Plus tard, Charles est en Argonne avec l'armée des Princes. Un boulet le tue. « C'est le 25 septembre 1792, un vendredi, que j'appris la nouvelle qui m'eût fait désirer la fin de mon existence... ».

Il apprendra aussi à Vienne la mort de son second fils, Louis. Caprices de l'Histoire : Louis avait commandé autrefois un régiment français où il avait fait d'un brave soldat un adjudant. Devenu général, l'ancien adjudant voit arriver des prisonniers de l'armée autrichienne, parmi lesquels Louis de Ligne. Il reconnaît celui-ci, lui sauve la vie en signe de gratitude. C'était le futur maréchal Ney.

D'autre part, les dragons de Ligne recueillent un jour en Ardenne un émigré à bout de forces et le prennent dans leurs fourgons. Ils sauvent ainsi Chateaubriand comme, vingt ans plus tôt, Ligne lui-même avait jeté Beaumarchais dans son carrosse jusqu'à Ostende pour lui éviter des ennuis à Paris. Le prince croise inlassablement la littérature. On connaît ses témoignages sur Voltaire après une semaine à Ferney, ou sur Rousseau après une visite rue Plâtrière, ou sur tant d'autres. J'aime dire ici que je connais peu de pages aussi nobles, aussi discrètement belles, que la lettre à Jean-Jacques menacé, pour lui offrir un asile sûr à Fayolle, qui est terre d'Empire.

Vraiment, on n'en finit jamais avec lui. Il faut cependant en finir. Mais comment ? Sur des images de Belœil, où une biche nage derrière sa barque dans le grand bassin, ou sur l'image du Kahlenberg où l'âne, la chèvre et le mouton grimpent affectueusement sur son lit ? Sur ses amours, dont le premier fut une jeune Flamande de quinze ans, ou sur les visites du tsar ou du roi de Prusse pendant le congrès de Vienne ? Sur la voiture qu'il envoie de Bruxelles au prince de Conti, chargée de toutes les bonnes choses du pays (couques d'Assche, matofé du Hainaut, etc.), ou sur ses repas de Vienne, où la faveur de le saluer remplace les grands menus de jadis ? Sur ce dîner offert à l'hôtel de Ligne à Bruxelles, où sa famille et lui-même servent à table deux cents de ses soldats qui avaient fait la guerre de Sept ans, ou sur sa rencontre pragoise avec les grenadiers qu'il avait commandés et qui lui disent tous « quelque chose de tendre et de sensible » ?

Citons-le encore : « La vie est un rondeau. Elle finit à peu près comme elle a commencé, les deux enfances en sont la preuve... » Il peut l'écrire, lui qui prouve à chaque page que

loin d'être à sa seconde enfance, il est au sommet de lui-même. Sa mémoire utilise tout. Il lui arrive, par un rapprochement soudain, de devancer Chateaubriand et sa grive du parc de Montboissier, qui lui-même devançait Proust et sa madeleine : Voici Ligne à Toeplitz : « La cloche du dîner du château ici a le même son que celle du château de Belœil... ».

Un peu Prospero, un peu Ariel, un peu Orsino, un peu Hamlet dont le repos est une vie qui ne finit plus : c'est cela, Charles-Joseph de Ligne. Disons-lui donc comme Horatio : « Bonne nuit, doux prince, et que les anges escortent ton repos » !

# **L'Histoire et les histoires**

## **Réflexions sur le temps légendaire**

**Communication de M. Georges THINÈS**  
**à la séance du 8 juin 1985**

L'Histoire nous apparaît spontanément comme le récit du réel ; les histoires, au contraire, sont considérées comme des inventions plus ou moins convaincantes auxquelles nous accordons, selon le cas, une attention sérieuse ou un regard teinté de scepticisme. L'Histoire serait donc contraignante ; elle s'assortit de preuves, de recoupements, de controverses et d'interprétations qui se présentent comme des théories scientifiques, lesquelles, lorsque naît le souci épistémologique, aboutissent à deux ordres majeurs de réflexion : la recherche des fondements de la critique historique et l'examen de la légitimité de ses méthodes, d'une part ; l'étude des fondements de la philosophie de l'Histoire, d'autre part. La philosophie de l'Histoire soulève de sérieux problèmes, tant sur le plan de la réalité des faits considérés que sur celui des systématisations philosophiques que l'on est tenté d'appliquer à ceux-ci. Il n'entre pas dans mon propos, faut-il le dire, d'examiner en détail ces questions. Elles exigent une compétence qui m'est étrangère et elles me donnent du reste l'impression curieuse et passablement déplaisante de sombrer rapidement dans le raisonnement circulaire. En effet, philosopher sur l'Histoire suppose au départ que les faits que l'on entend soumettre à la réflexion soient fermement établis, ou tout au moins affectés d'un haut degré de probabilité ; cependant, l'établissement des faits, l'administration des preuves qui permettent de les considérer comme indiscutables relèvent eux-mêmes d'une théorie philosophique

de l'Histoire, théorie dont on attend en dernière analyse qu'elle vienne justifier tous les procédés techniques que l'on met en œuvre pour pouvoir affirmer sans imprudence que les faits que l'on met en évidence se sont effectivement produits au cours du temps.

Mais qu'est, finalement, ce temps que nous appelons le temps historique ? On dira que c'est là une question vaine. Le temps historique, ajoutera-t-on, est évidemment un temps continu dans lequel viennent s'inscrire les événements, et qu'il suffit à l'historien, pour mériter son titre, de pointer sur ce continuum les faits particuliers qui déterminent à la fois la trame et le sens du devenir historique. Si l'on est attentif à ce que peut signifier pareille proposition, on est amené à conclure que le temps de l'Histoire n'est qu'un temps second, une sorte de milieu idéal capable de contenir les événements, un mode d'existence du devenir qui serait donc indépendant des faits dits historiques et qui, leur étant préexistant, pourrait — que dis-je, devrait — se maintenir même s'il ne se passait rien à une époque particulière. Dès lors, en toute rigueur de termes, si le temps historique est perçu ou conçu à la façon d'un continuum rendant possible la survenance des faits, on en arrive à postuler assez bizarrement une Histoire qui ne serait pas définie par la succession et l'enchaînement des faits, une sorte d'Histoire vide, définissable à un titre égal par ce qui arrive ou est arrivé, ou par ce qui n'a pas eu lieu ou n'aura pas lieu. Une Histoire, donc, qui aurait ceci de caractéristique qu'elle n'est pas nécessairement l'articulation de faits.

Mais que signifie, en définitive, l'affirmation selon laquelle il ne s'est *rien* passé ? Cette expression a-t-elle un sens ? Lorsque je dis que *rien* ne s'est passé, n'est-ce pas plutôt une façon de faire comprendre qu'il ne s'est rien passé *pour moi* et que, même si l'historien me démontre qu'il s'est passé quelque chose, l'événement si fermement établi peut encore être négligé par moi et ne jamais requérir mon attention ni intervenir pour influencer ma conduite présente ? L'Histoire ne serait-elle finalement qu'une histoire, à laquelle je peux croire ou ne pas croire et dont le degré de conviction n'est pas supérieur à celui d'une histoire inventée, capable de requérir mon assentiment,

de m'émouvoir, de m'ennuyer ou de m'inquiéter de quelque façon. Dirai-je, à propos d'un fait historique, ce que le fabuliste dit d'un simple conte et me contenterai-je de reconnaître que « si Peau d'âne m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême ? <sup>1</sup> » Oserai-je dire, animé de cet esprit critique qui fait la force de l'historien, « Si Napoléon, si Hegel, si Bismarck, si Hugo m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême ? » Comme si l'état présent de la politique, de la philosophie ou de la littérature n'était pour moi que contingence, que réalité occasionnelle, elle-même référée à d'autres réalités non moins occasionnelles et, somme toute, au sens le plus profond du terme, négligeables ?

Tout ceci me montre que le lecteur de l'Histoire opère des choix, que l'instaurateur de l'Histoire pratique lui-même d'imprévisibles sélections et que l'idée d'un temps continu, à l'intérieur duquel les faits historiques viendraient figurer, soulève des problèmes aussi ardues que ceux qui ont occupé les théoriciens de la Relativité lorsqu'ils se sont demandé si les phénomènes électro-magnétiques supposaient ou non l'existence d'un milieu idéal de propagation que l'ancienne physique appelait l'éther. La conception de l'Histoire comme un contenu qui suppose un contenant qui serait le temps universel, nous confronte, nous le voyons bien, avec d'insurmontables difficultés.

La solution inverse consiste à déclarer que ce sont les événements eux-mêmes, dans l'enchaînement de leur particularité, qui constituent ce que nous appelons l'Histoire. Mais ici encore, quel est leur mode d'engendrement et selon quelles lois puis-je inférer à l'existence des causalités les plus probables entre les faits ? Je soupçonne que la découverte des principes de concaténation entre faits particuliers va me poser des problèmes aussi ardues que l'hypothèse d'un temps continu préexistant. Cette solution relativiste *a posteriori* ne semble pas pouvoir satisfaire mon exigence de savoir ce que serait la réalité du temps historique, de façon plus ferme que la solution absolutiste *a priori*, qui consiste à postuler un continuum temporel

---

1. La Fontaine, Fables, VIII, 4.

préexistant. Tels sont, en bref, les problèmes d'existence et de légitimité que suscite la réflexion sur le temps historique tel qu'il est possible de le concevoir dans le cadre de la science historique. Je voudrais ajouter, à propos de cette dernière, une remarque qui me paraît digne d'attention. Toute science est fondée sur l'hypothèse et sur l'expérience. L'hypothèse est un acte de l'imagination ; l'expérience est un acte réel, une procédure qui fait appel au témoignage des sens et c'est elle qui permet de porter le verdict final sur la vérité du réel.

Dans son ouvrage de philosophie des sciences intitulé *La connaissance et l'erreur*, Ernst Mach justifie l'intervention de l'expérimentation au moyen d'une phrase révélatrice. Il écrit : « la nature n'est là qu'une fois », voulant souligner par là que la convergence des circonstances naturelles, qui serait nécessaire à la réalisation d'une observation valable, dûment contrôlée, est possible, mais en même temps improbable et qu'en tout cas, le chercheur qui déciderait d'attendre que ce concours de circonstances idéal et unique se produisît pour effectuer son observation, risque à un titre égal de la faire dans la minute qui suit sa décision, ou de ne jamais la faire. Le dessin des nuages dans le ciel peut, une fois et une seule fois sans doute, représenter exactement le contour des continents sur le planisphère, mais si c'était là l'objet de l'observation céleste entrevue, mieux vaudrait y renoncer et tenter de résoudre le problème en imaginant une expérience soumise dans le temps à la décision de l'expérimentateur. Pour revenir à l'Histoire, nous pourrions paraphraser Mach et dire : l'Histoire n'est là qu'une fois. Or, contrairement à la nature, qui même si elle n'est là par elle-même qu'une seule fois, reste néanmoins toujours disponible et manipulable, l'Histoire exclut absolument la mise à l'épreuve expérimentale. Mais il y a plus : non seulement l'idée même de l'Histoire exclut l'idée de l'expérimentation, mais les faits historiques, ou ce que nous appelons tels, rétrogradent de façon incessante par rapport à nous, ils nous quittent irrémédiablement et il arrive nécessairement un jour où la mémoire de l'homme faiblit et où ces faits peuvent cesser d'exister pour l'observateur présent. Les observateurs se succèdent comme les faits eux-mêmes et il ne subsiste plus, au terme du processus,

que des observateurs qui sont voués à n'observer que d'autres observateurs, lesquels s'éloignent à leur tour de l'observateur présent parce que tous les observateurs figurent eux-mêmes, quoi qu'ils en aient, dans l'Histoire.

Ceci nous mène à la conclusion plutôt inquiétante qu'il n'y a pas de *point de vue* dans l'Histoire, du simple fait que la conscience et la mémoire sont elles-mêmes historiques dans leur essence. La sélection des faits à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure n'est donc pas la conséquence d'une inattention ou d'une négligence quelconque de l'historien ; elle résulte plutôt de l'impossibilité dans laquelle il se trouve d'occuper par rapport au temps un point archimédique d'où il pourrait dominer et apprécier la durée de la nature et la durée du monde, le monde étant cette construction que l'homme édifie sans trêve sur le fond de la nature. La *nature morte* des peintres désigne paradoxalement toute représentation du vivant dans laquelle l'homme ne figure pas. La peinture historique pourrait s'appeler, parallèlement, le *monde mort*, parce qu'elle ne représente jamais qu'un observateur disparu.

Je me garderai de pousser plus loin cette analyse du temps de l'œuvre d'art. Je noterai simplement que l'art du temps par excellence, la musique, échappe à cette fatalité du temps, du fait qu'elle est infiniment reproductible. Un quatuor de Mozart existe dans le présent comme il a existé vers 1780. La musique serait-elle ce temps pur qui n'est pas soumis à la durée historique, parce qu'il est l'instant parfait infiniment répété ?

Je ne répondrai pas, car il importe que je me tourne maintenant vers quelques problèmes que pose le temps légendaire. J'ai dit, en commençant cet exposé, que l'Histoire nous apparaît comme le récit du réel. Qu'en est-il de la légende ? Si la saisie du temps historique se heurte aux difficultés que j'ai signalées, faut-il craindre de rencontrer des difficultés du même ordre dans l'analyse du temps légendaire ? Il serait imprudent d'un décider maintenant, car il s'agit de savoir, avant toute chose, si ce que j'appelle le temps légendaire peut être comparé au temps historique et, une définition même provisoire étant admise, dans quelle mesure temps historique et

temps légendaire se rejoignent de quelque façon eu égard à leurs modes d'existence respectifs. Deux faits importants s'imposent d'emblée à notre attention. Le premier est la multiplicité des légendes face à l'unicité de l'Histoire. Cette pluralité du légendaire ne doit toutefois pas faire illusion. L'étude transculturelle des légendes, telle que l'ont pratiquée Eliade et bien d'autres, semble en effet indiquer que celles-ci se rejoignent et fusionnent dans quelques thèmes fondamentaux. Ceux-ci concernent dans tous les cas les questions d'origine et de destin. Les légendes ainsi unifiées constituent les mythologies ; aucune d'entre elles n'ignore les dieux, les espoirs et les terreurs de l'homme ; aucune non plus ne néglige la dialectique de l'homme et de la nature ni le problème du bien et du mal. Toute civilisation engendre à partir du récit une cosmogonie qui deviendra cosmologie, une théogonie promise à la théologie, une histoire de la nature qui préfigure la physique et des règles pratiques d'hygiène et de conduite qui se mueront ultérieurement en éthique. C'est là ce que j'appellerai le mouvement ascendant du temps historique, lequel culmine dans la connaissance scientifique objective. Cependant, il n'est pas moins vrai que l'instauration légendaire relève de cet éloignement irrémédiable du passé par rapport à la conscience et à la mémoire de l'observateur présent ; c'est le mouvement descendant de l'Histoire.

Vue dans cette perspective, la légende prend le sens d'une récupération de l'oubli. Les premiers ancêtres de l'homme qui furent doués de langage inaugurèrent la possibilité de la mémoire historique, mais leur passé biologique devait leur rester inconnu puisqu'il s'était déroulé avant que la langue existât. Par un même mouvement, l'homme historique était condamné à ignorer sa propre préhistoire, car cette fois c'était l'écriture qui avait fait défaut dans le passé à ceux qui commençaient à écrire. Enfin, l'irrémédiable disparition du passé à l'intérieur de l'Histoire proprement dite, c'est-à-dire l'évanescence des faits historiques objectifs et théoriquement nommables par le langage, devait amener la récupération de l'oubli par la légende. C'est pourquoi toute recherche du point zéro de l'Histoire d'une civilisation est nécessairement légendaire. Au

commencement était le récit ; cela est vrai pour le commencement de l'Histoire. Cependant, si nous tentons d'imaginer ce qu'était l'homme avant le langage, c'est-à-dire avant l'Histoire, alors nous devons dire : au commencement était l'oubli. D'où le caractère sacré du légendaire et l'interdit de négation qui s'y attache : l'homme ne peut récuser le récit qui raconte sa propre origine sans nier son propre commencement et donc sa propre instauration comme être historique, capable de vivre le temps parce qu'il est en mesure de dire ce qu'il n'est plus. La légende comporte en ce sens une dimension éthique première : elle est le *legendum*, c'est-à-dire ce qui *doit* être lu. La prise de conscience première de l'homme historique, c'est l'*obligation de lecture*.

La littérature d'une civilisation historiquement constituée ne sera plus, dans la suite, que ce qui *peut* être lu. Au moment où la lecture devient facultative, d'obligatoire qu'elle était, le goût remplace l'obligation morale.

Les deux faits essentiels auxquels j'ai fait allusion tout à l'heure sont donc, en résumé, les suivants : d'une part, la tendance des histoires à se constituer en une Histoire unifiée, c'est le mouvement par lequel le légendaire s'affirme nécessairement comme origine de l'Histoire à travers l'obligation, pour l'homme, non pas de connaître, mais de *reconnaître* sa propre humanité. D'autre part, la tendance de celui qui assume pleinement son historicité à s'identifier comme le descendant réel d'un ancêtre légendaire et à en donner le témoignage éthique. Ce faisant, il réalise en lui-même la victoire de l'Histoire sur la nature ou, si l'on préfère, du langage sur le réel.

Dans son *Histoire d'Israël*<sup>2</sup>, Baron interprète dans cette perspective la singularité du peuple juif et le caractère particulier de sa religion. La religion juive a été la première grande religion qui a tendu de façon constante à opposer l'Histoire à la nature. « Si la religion juive a rejeté l'idée d'un Baal localisé et une théorie comme l'Incarnation, c'est que dans les deux cas il s'agissait d'anthropomorphismes d'ordre naturel. Elle s'est au contraire tenacement attachée à des anthropomorphismes de

---

2. S. W. BARON, *Histoire d'Israël*, Paris, P.U.F., Vol. I.

caractère historique, tels que la royauté et la paternité de Dieu » (p. 17). Le groupe humain qui s'est révélé capable, à propos de la question d'origine, d'absolutiser le légendaire dans le mouvement de sa propre Histoire ne pouvait échapper à l'affirmation de son exception, de son élection et de son auto-sacralisation. « Non seulement, écrit Baron, la nation est le véhicule de l'Histoire elle-même, mais pour cette conquête de la nature par l'Histoire, un groupe humain *choisi* est indispensable. La nature oppose à l'Histoire une résistance énorme. Seul un petit nombre d'élus est qualifié pour la surmonter » (p. 15). Le cas d'Israël est très représentatif des processus que nous essayons de caractériser. Nous pourrions dire qu'en substituant l'Histoire à la Nature, il a substitué du même coup le temps du monde au temps physique dans l'évolution de la conscience humaine ; qu'en outre, en raison de l'intervention nécessaire du légendaire dans la scrutation de l'origine, il a constamment tendu à faire coïncider son Histoire propre avec l'Histoire universelle. En ce sens, les récits bibliques ne sont ni légende, ni littérature ; ils sont poésie ou idéologie.

Les histoires, les récits partiels du groupe élu deviennent l'Histoire tout court. On assiste, avec Israël, à la dominance progressive du langage de l'homme sur le silence de la nature, à la victoire du monothéisme historique sur le polythéisme naturel ; à la multiplicité des histoires qui racontent les aventures des dieux se substitue désormais l'unicité de l'Histoire régie par le Dieu unique.

Il ne m'est pas possible de développer ceci plus avant. Je me contenterai de signaler qu'en ce qui concerne l'origine du monothéisme, des théories fort intéressantes pourraient retenir notre attention, en particulier celles que Léopold Szondi a discutées dans son ouvrage intitulé *Moses' Antwort auf Kain (La réponse de Moïse à Cain)*. Cette étude et quelques autres jettent une lumière singulière sur les sources du monothéisme juif et particulièrement sur ses sources égyptiennes, dont Moïse semble bien avoir été le scrutateur et l'utilisateur pendant le premier exil. Le culte solaire, inauguré par la révolution d'Aménophis IV, serait apparemment le dernier culte naturel qui, du fait de sa référence au soleil, seul objet unique de la

nature visible, ouvrait la voie au monothéisme historique de la tradition mosaïque. C'est la thèse de Freud dans *Moïse et le monothéisme*. Je n'en dirai pas plus, mais je crois que nous touchons ici à l'un des problèmes fondamentaux que soulève l'analyse des relations entre la légende et l'Histoire.

Cependant, ceci nous permet d'envisager brièvement les deux derniers aspects du problème que je souhaiterais traiter aujourd'hui : la question du héros et la question de la prophétie. Moïse est un meneur de peuple, c'est aussi le premier héros d'Israël. Et il est à la fois légendaire et réel. Ce serait le lieu de discuter les mérites respectifs de Toynbee, de Hegel, de Spengler et de Marx. Mais ceci dépasse notre propos.

Quittons, si vous le voulez bien, le domaine de l'Histoire du peuple juif, qui n'a été qu'un exemple, et posons-nous la question de l'apparition du héros et du temps qui régit son rôle dans l'Histoire. Je me tournerai ici vers une figure légendaire qui m'a beaucoup occupé depuis plus de deux ans et à laquelle je consacre pour l'instant une étude qui tente de dégager sa temporalité propre : il s'agit du personnage de Faust. Dans les analyses qui suivent, j'utilise une expression apparemment paradoxale : la mort du temps. Je m'en expliquerai brièvement lorsque j'aborderai la question du prophétisme.

Le docteur Faust n'appartient à aucune race définie de savants : il lit des récits de voyage de préférence à toute fiction et sa magie n'est pas une alchimie préparatoire à la science moderne des laboratoires. La révolte de Faust est classique dans le sens précis où l'on peut dire que celle de Nietzsche l'est elle-même : elle renoue avec un temps mythique, qui n'est ni Histoire au sens de Marx, ni concept au sens de Hegel, parce qu'il est l'époque où la pensée et la passion coïncident. Le rapprochement entre Faust (réel ou légendaire) et Nietzsche n'est artificiel que s'il évoque les deux faces de l'échec du savoir : le paradis perdu de la première philosophie et l'enfer ultérieur de la connaissance accomplie. Il ne prend tout son sens qu'en raison de cette issue vers le temps, qu'il suggère plus qu'il ne l'ouvre. L'impatience de Faust, son désir qui suscite dans l'instant son objet, ne laissent aucune place à la lente

progression vers un savoir absolu qui serait à la fois l'accomplissement et la destruction du temps historique. En ce sens déjà, Faust est la mort du temps. L'instant faustien n'est pas réductible à un moment ponctuel sur le *continuum* de l'existence de Faust ; il plonge à la fois dans un passé et dans un avenir dont les vertus constituantes résistent à la définition et à la description parce qu'il appartient précisément à Faust de nier un passé et de se voir refuser un avenir. Formules trop simples sans doute. Si l'instant faustien est une première forme que prend la mort du temps, celle-ci se réalise également, non sans paradoxe, dans le dédoublement du Faust historique et du Faust légendaire. Cette scission, le docteur Faust la partage avec le faible contingent des hommes qui ont eu le destin — enviable ou non — d'assister à leur déification ou à leur diabolisation de leur vivant.

Il n'est guère aisé, pour l'historien, d'établir à partir de quel moment le disparu se mue en héros. A l'apparente facilité qui préside à la naissance des dieux, on peut opposer l'entreprise ingrate qui consiste à extraire du temps un homme fini pour en faire un infini. Cette antinomie du fini et de l'infini, qui participe de toute dialectique du mythe, interdit tout repère historique précis en raison même de l'incommensurabilité temporelle de ses deux termes constitutifs. Le témoin de la légende ne peut plus, par nécessité, évaluer un temps dont s'est retiré le personnage qu'il scrute. Dans le cas le plus favorable, l'existence même de la figure légendaire dispense de toute récupération de la finitude parce que celle-ci a accompli son essence, qui est de disparaître. La mort du héros, en ne laissant subsister de celui-ci que l'infini du concept, annule la temporalité de l'Histoire et, du même coup, ce temps théoriquement mesurable qui sépare l'homme passé de son image future. L'impossibilité de percevoir la durée du hiatus historique qui tranche en quelque sorte le fil de la vie *après* la cessation de celle-ci, traduit à la fois l'essence temporelle de l'être et son lien indissociable avec le temps qui l'a vu vivre. Dès lors, ou bien la mort du héros est une expression dénuée de sens, ou bien l'Histoire avoue par là-même sa propre finitude. L'historien est muet sur le temps d'oubli qui s'est révélé indispensable pour

que le héros disparu devienne, en *tombant* dans le domaine public, inévitable, universel et donc inoubliable. La possibilité de datation précise ne modifie en rien cette aporie qu'est la genèse héroïque.

Trois mois se sont écoulés entre le moment où Beethoven trace le nom de Bonaparte en tête de l'opus 55 et celui où il le biffe avec colère pour lui substituer le titre de *Symphonie héroïque*. L'éphémère survivance de *Bonaparte* jusqu'à l'irruption rageuse d'*Eroica* nous apprend une seule chose : que le Premier Consul qui va se muer en empereur est depuis longtemps pour Beethoven le héros immémorial dont la naissance n'a pas de chiffre. Figure indatable dans son origine, et tellement tenace dans la mémoire du compositeur, que celui-ci ajoutera sur la partition après la mort de l'empereur : *Geschrieben auf Bonaparte*.

Napoléon légendaire n'a pas de date de naissance. Faust, nous le verrons, partage ce destin, qui est *l'absence d'origine*. En sorte qu'entre Johan Faustus et Georgius Faustus, le temps indéniable de l'histoire ne correspond à aucune évolution que l'on serait tenté d'interpréter comme une consolidation de notoriété aboutissant à la légende proprement dite. S'il est vrai que l'homme célèbre est, dans de nombreux cas, l'amorce historique de l'homme légendaire, ce phénomène n'est nullement interprétable comme une loi de l'Histoire. César ne devient un nom commun qu'à partir du moment où il devient indéracinable de la mémoire, mais celle-ci n'exige aucune durée prescrite pour faire accéder l'homme concret au concept : quelques années si l'on retient que Suétone est le premier à parler des douze césars en supprimant la majuscule ; un peu moins peut-être pour Bonaparte. Encore moins pour Faust, selon toute apparence. La mort du temps survient au terme d'une durée que l'on peut déclarer nulle si le personnage historique est estompé par le héros à l'instant même de la mort du premier : c'est le temps nul de la naissance légendaire. Temps négatif en quelque sorte, dans tous les cas où le second se met à exister avant la mort de son modèle. Ce recouvrement, qui correspond à la relation ambiguë qui joint l'imaginaire au réel, peut être aussi grand que l'on voudra. Dans le cas où il devient total

— c'est-à-dire lorsque le personnage légendaire et le personnage réel coïncident exactement dans le temps — on assiste à la naissance du dieu parmi les hommes. Être un dieu parmi les hommes signifie donc avant tout être à la fois dans le temps et hors du temps, c'est-à-dire n'être pas définissable par la finitude. De là naît la légende seconde, non plus celle qui s'attache à l'existence du héros, mais celle qui définit son essence. A ce point cesse aussi, par voie de nécessité, le récit légendaire. On ne peut en effet raconter qu'une existence, l'essence résistant, par son affirmation même, à toute tentative de déroulement événementiel. Le récit est acte du temps. Dans la mesure où il s'articule, le récit légendaire est donc une forme paradoxale de biographie qui n'a ni commencement ni fin, c'est une histoire qui ne figure pas dans l'Histoire, du fait qu'elle suppose la mort du temps comme condition d'existence.

Ces formules par lesquelles je tente de caractériser l'émergence de la figure légendaire, n'appartiennent pas à l'ordre de la métaphore, encore qu'elles interviennent le plus souvent dans des discours explicitement métaphoriques et particulièrement dans le discours édifiant. La difficulté de distinguer à ce propos la parole édifiante (nécessairement métaphorique) de la légende qui raconte la vie du héros, vient précisément de la volonté idéologique de situer dans l'Histoire ce qui, par sa nature même, ne saurait figurer dans celle-ci. L'histoire édifiante — qu'elle porte le héros aux nues, comme le fait la *Vie d'Apollonios* de Philostrate, ou qu'elle le précipite dans l'enfer, comme le fait le *Faustbuch* de 1587 — refuse la mort du temps et se voit donc condamnée à traiter le héros comme un simple particulier marqué par une sorte de dangereuse et incompréhensible originalité.

En définitive, ces récits, qui s'évertuent à aligner les preuves historiques pour accroître leur crédibilité ne sont ni des constats ni des légendes. Ils feignent d'accepter la mort du temps pour mieux banaliser l'homme. Si celui-ci est présenté comme un serviteur du bien, sa réduction aux espèces de l'homme ordinaire sert encore à sa façon l'objectif légendaire en soulignant la condescendance courageuse du dieu qui accepte de s'immerger dans l'humain. Si, au contraire, le héros est asservi

à la cause du mal, son rapetissement à la taille de l'homme commun permet aisément de montrer qu'il n'est rien d'autre qu'un homme et qu'il usurpe par conséquent les qualités et les pouvoirs que certains lui prêtent. Vaines tentatives. Le personnage héroïque, qu'il soit *dit* bienfaisant ou malfaisant, n'a de consistance que parce qu'il est *dit*, il appartient au langage avant d'être récupéré par une éthique ou une idéologie. Il est de l'ordre de la littérature, soit qu'il résulte de celle-ci, soit qu'il la suscite.

L'exhumation des preuves historiques de son existence n'a donc finalement pas plus de sens que la tentative d'établir son inexistence faute de moyens de datation. L'entêtement dans la promotion ou la négation se réfère de toute façon, on le voit, au temps de l'Histoire. Il n'est que la révolte de l'Histoire contre la mort du temps. Ces querelles d'authenticité ont du reste le même sort que le temps lui-même, qu'elles ne tentent de sauver qu'en raison de leur appartenance inéluctable à l'Histoire réelle. L'émergence de la légende les condamne à disparaître de la mémoire humaine au seul bénéfice du héros. Celui-ci, étant à la fois dans le temps et hors du temps, n'est forcément atteint par les disputes rigoureusement historiques que dans sa partie périssable, celle même dont il importe qu'il soit dépouillé pour exister pleinement à l'ordre du concept. La mort du temps une fois consommée, le personnage légendaire gravite dans la disponibilité absolue du langage et peut, cette fois, être révééré ou condamné sans subir la moindre atteinte : les mutations historiques du sens ne peuvent plus altérer son essence. Le docteur Faust, dont l'aventure historique est déjà semée de fantastique, disparaît du temps après avoir suscité la haine des uns, l'admiration des autres. De même, dans le langage qui devient de son vivant sa seule demeure, il se verra damné ou sauvé selon le ton des drames, des romans et des poèmes qui, de Marlowe jusqu'à nous, entretiennent son étrange fascination.

Mes remarques sur le prophétisme seront très brèves. Elles visent simplement à compléter quelque peu ce que j'ai cru pouvoir dire au sujet des relations qui semblent exister entre le légendaire et l'historique. Selon André Neher, le prophétisme

n'est pas avant tout prédiction. « La prophétie dont nous tentons de dégager l'essence, écrit-il, n'est que très accessoirement anticipatrice. Sa voyance n'est pas nécessairement liée à l'avenir ; elle a sa valeur propre, instantanée. Son dire n'est pas un prédire ; il est immédiatement donné dans l'instant de la parole »<sup>3</sup>.

Renouant avec nos analyses antérieures, nous pouvons suivre Neher dans son interprétation, mais pour une part seulement. Si la prophétie n'était que prédiction, elle constituerait effectivement une tentative mineure ; elle ne serait que la magie du temps. Comme telle, elle consisterait à jeter sur l'Histoire un regard global capable de fixer le cours futur des événements et d'en prévoir, non pas tous les détails, mais certains faits considérés comme cruciaux. La prédiction est une petite magie ; le prophétisme est, dans son essence, beaucoup plus ambitieux et d'un intérêt majeur, en ce sens qu'il est la volonté de maîtriser le temps objectif. En ce sens, il est la ruine de l'Histoire, il est la mort du temps. En effet, si le prophète entend régir de façon définitive le cours du temps historique, il met en équation le présent et le futur. En termes heideggeriens, le prophétisme est la négation absolue du projet ; l'histoire n'est plus l'Histoire parce qu'elle est théoriquement prévisible. Le prophète est, en ce sens, celui dont la volonté de puissance est telle, qu'il affirme dans le présent la possession du savoir absolu. Il est du reste celui qui, historiquement, a guidé le peuple élu vers son destin nécessaire.

Pour revenir à notre propos initial, on ne peut manquer de noter la symétrie qui existe entre la recherche légendaire de l'origine de l'Histoire et la détermination non moins légendaire de la fin de l'Histoire que prétend réaliser le prophétisme. Il faudrait maintenant aborder une question ultérieure : celle de savoir dans quelle mesure le prophète et le héros coïncident. L'histoire et la légende ont chacune leur temps propre. Cependant, ces temps tendent à se rejoindre dans la quête de l'origine et de la fin. Entre ces deux points extrêmes, qui ne sont jamais atteints, le langage fait son œuvre et ressuscite à tout

---

3. A. NEHER, *L'essence du prophétisme*, Paris, Calmann-Lévy, p. 9.

moment le temps de la contingence. Il crée la multiplicité des histoires, il est la *ποίησις*, l'incessante création. Et peut-être ne pourrions-nous survivre sans ces images renouvelées de notre finitude, sans croire à ces légendes qui sont les histoires qui nous font pénétrer le sens de l'Histoire.

# Chronique

## Séances mensuelles

Au cours de sa séance du 13 avril, l'Académie a entendu une communication de M. Pierre Ruelle : « Le temps, la vie, la mort dans la conception médiévale ». Le texte en paraît dans ce Bulletin.

L'Académie a décidé plusieurs subventions d'aide à l'édition, sur propositions de la Commission consultative du Fonds National de la Littérature.

Réunie en séance mensuelle le 11 mai, l'Académie a entendu une communication de M. Georges Sion à l'occasion du 250<sup>e</sup> anniversaire de la naissance du prince de Ligne. Le texte, publié dans cette livraison, portait comme titre une citation de Shakespeare : « Good night, sweet Prince ».

L'Académie confirme, comme thème de concours éventuel pour 1986, « une étude sur l'œuvre d'Henri Soumagne ».

La séance mensuelle du 8 juin a permis à l'Académie d'entendre une communication de M. Georges Thinès : « L'Histoire et les histoires — réflexions sur le temps légendaire ». Le texte est publié ici.

L'Académie a ratifié des propositions de subventions pour aide à l'édition dans le cadre du Fonds National de la Littérature.

## Divers

L'Académie a contribué par quelques prêts à une exposition que la galerie Simonson a organisée en mars sur Max Elskamp, exposition où figuraient notamment des inédits importants.

M. Philippe Jones a été élu membre étranger de la *Hollandsche Maatschappij der Wetenschappen*, dont la création aux Pays-Bas remonte à 1752.

M. Georges Sion a présidé le jury du Prix littéraire de Monaco (Fondation Prince Pierre). Il a présenté, au cours d'une conférence de presse, la lauréate de 1985, Françoise Sagan.

Le gouvernement du Québec a nommé M. Joseph Hanse membre de l'Ordre des Francophones d'Amérique.

# OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

## l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*, par René Fayt. Années 1922 à 1970. 1 vol. in-8° de 122 pages. — 1972..... 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956..... 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Poulliart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964..... 400,—
- ACADÉMIE. — *Galerie des portraits*. Recueil des 74 notices biographiques et critiques publiées de 1928 à 1972 dans l'*Annuaire* sur Franz Ansel, l'abbé Joseph Bastin, Julia Bastin, Alphonse Bayot, Charles Bernard, Giulio Bertoni, Émile Boisacq, Thomas Braun, Ferdinand Brunot, Ventura Garcia Calderon, Joseph Calozet, Henry Carton de Wiart, Gustave Charlier, Jean Cocteau, Colette, Albert Counson, Léopold Courouble, Henri Davignon, Auguste Doutrepoint, Georges Doutrepoint, Hilaire Duesberg, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Servais Étienne, Jules Feller, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Arnold Goffin, Albert Guislain, Jean Haust, Luc Hommel, Jakob Jud, Hubert Krains, Arthur Langfors, Henri Liebrecht, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Albert Mockel, Édouard Montpetit, Pierre Nothomb, Christofer Nyrop, Louis Piérard, Charles Plisnier, Georges Rency, Mario Roques, Jacques Salverda de Grave, Fernand Severin, Henri Simon, Paul Spaak, Hubert Stiernet, Lucien-Paul Thomas, Benjamin Val-

- lotton, Émile van Arenbergh, Firmin van den Bosch, Jo van der Elst, Gustave Vanzype, Ernest Verlant, Francis Vielé-Griffin, Georges Virrès, Joseph Vrindts, Emmanuel Walberg, Brand Whitlock, Maurice Wilmotte, Benjamin Mather Woodbridge, par 43 membres de l'Académie. 4 vol. 14 × 20 de 470 à 500 pages, illustrés de 74 portraits. Chaque volume..... 400,—
- ACTES du Colloque Baudelaire, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebvre, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Édith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. in-8° de 248 p. — 1968..... 250,—
- ANGELET Christian — *La poétique de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961..... 240,—
- BERG Christian. — *Jean de Boschère ou le mouvement de l'attente*. 1 vol. in-8° de 372 p. — 1978..... 450,—
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949..... 300,—
- BEYEN Roland. — *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de biographie critique. 1 vol. in-8° de 540 p. — 1971 Réimp. 1972 et 1980..... 600,—
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.  
Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1 vol. in-8° de VII-304 p. — 1958..... 300,—  
Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. — 1966..... 300,—  
Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XIX-310 p. — 1968..... 420,—  
Tome 4 (M-N) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE et R. Van de SANDE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8°, 468 p. — 1972..... 450,—
- BIBLIOGRAPHIE de Franz Hellens, par Raphaël De Smedt. Extrait du tome 3 de la Bibliographie des écrivains français de Belgique. i br. in-8° de 36 p. — 1968..... 60,—
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942..... 250,—

BOUMAL Louis. — <i>Œuvres</i> (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939.	250,—
BRAET Herman. — <i>L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900</i> . 1 vol. in-8° de 203 p. — 1967.	300,—
BRONCKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> . 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933	350,—
BUCHOLE Rosa. — <i>L'Évolution poétique de Robert Desnos</i> . 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956.	400,—
CHAINAYE Hector. — <i>L'Âme des choses</i> . Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935	200,—
CHAMPAGNE Paul. — <i>Nouvel essai sur Octave Pirmez</i> . I. <i>Sa vie</i> . 1 vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952.	270,—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850)</i> . II. <i>Vers un Romantisme national</i> . 1 vol. in-8° de 546 p. — 1948.	600,—
CHARLIER Gustave. — <i>La Trage-Comédie Pastorale (1594)</i> . 1 vol. in-8° de 116 p. — 1959	160,—
CHÂTELAIN Françoise. — <i>Une Revue : Durendal. 1894-1919</i> . 1 vol. in-8° de 90 p. — 1983	150,—
CHRISTOPHE Lucien. — <i>Albert Giraud. Son œuvre et son temps</i> . 1 vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960	200,—
<i>Pour le Centenaire de COLETTE</i> , textes de Georges Sion, Françoise Mallet-Joris, Pierre Falize, Lucienne Desnoues et Carlo Bronne, 1 plaquette de 57 p., avec un dessin de Jean-Jacques Gailliard	80,—
CULOT Jean-Marie. — <i>Bibliographie d'Émile Verhaeren</i> . 1 vol. in-8° de 156 p. — 1958.	200,—
DAVIGNON Henri. — <i>L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel</i> (Lettres inédites). 1 vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955	150,—
DAVIGNON Henri. — <i>Charles Van Lerberghe et ses amis</i> . 1 vol. in-8° de 184 p. — 1952	300,—
DAVIGNON Henri. — <i>De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux</i> . 1 vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963	300,—
DEFRENNE Madeleine. — <i>Odilon-Jean Périer</i> . 1 vol. in-8° de 468 p. — 1957.	600,—
DE REUL Xavier. — <i>Le roman d'un géologue</i> . Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). 1 vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958	350,—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour</i> . I. <i>Cassandra</i> . 1 vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965	360,—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour</i> . II. <i>De Marie à Genève</i> . 1 vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965	450,—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour</i> . III. <i>Du poète de cour au chantre d'Hélène</i> . 1 vol. in-8° de 415 p. — 1959	540,—

DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 126 p. — 1936 .....	150,—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 p. — 1938. ....	200,—
DUBOIS Jacques — <i>Les Romanciers français de l'Instantané au XIX<sup>e</sup> siècle</i> . 1 vol. in-8° de 221 p. — 1963 .....	300,—
GILLIS Anne-Marie. — <i>Edmond Breuché de la Croix</i> . 1 vol. 14 x 20 de 170 p. — 1957 .....	220,—
GILSOUL Robert. — <i>Les influences anglo-saxonnes sur les lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880</i> . 1 vol. in-8° de 342 p. — 1953 .....	480,—
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 187 p. — 1951. ....	270,—
GUIETTE Robert. — <i>Max Elskamp et Jean de Bosschère</i> . Correspondance. 1 vol. 14 x 20 de 64 p. — 1963. ....	100,—
GUILLAUME Jean S.J. — <i>Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe</i> . 1 vol. in-8° de 303 p. — 1956 .....	400,—
GUILLAUME Jean S.J. — <i>Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe</i> . 1 vol. in-8° de 108 p. — 1959 .....	200,—
HALLIN-BERTIN Dominique. — <i>Le fantastique dans l'œuvre en prose de Marcel Thiry</i> . 1 vol. in-8° de 226 p. — 1981 .....	360,—
HAUST Jean. — <i>Médecinaire Liégeois du XIII<sup>e</sup> siècle et Médecinaire Namurois du XIV<sup>e</sup></i> (manuscrits 815 et 2700 de Darmstadt). 1 vol. in-8° de 215 p. — 1941. ....	300,—
HEUSY Paul. — <i>Un coin de la Vie de misère</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 167 p. — 1942. ....	200,—
« <i>La Jeune Belgique</i> » (et « <i>La Jeune revue littéraire</i> »). <i>Tables générales des matières</i> , par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964 .....	200,—
JAMMES Francis et BRAUN Thomas. — <i>Correspondance</i> (1898-1937). Texte établi et présenté par Daniel Laroche. Introduction de Benoît Braun. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1972 .....	360,—
KLINKENBERG Jean-Marie. — <i>Style et Archaisme dans la Légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster</i> , 2 vol. in-8°, 425 p. + 358 p., 1973. ....	750,—
LECOCQ Albert. — <i>Œuvre poétique</i> . Avant-propos de Robert Silvercruus. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. 1 vol. in-8° de 336 p. ....	480,—
MAES Pierre. — <i>Georges Rodenbach (1855-1898)</i> . Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. 14 x 20 de 352 p. — 1952 .....	420,—
MARET François. — <i>Il y avait une fois</i> . 1 vol. 14 x 20 de 116 p. — 1943. ....	180,—

MORTIER Roland. — <i>Le Tableau littéraire de la France au XVIII<sup>e</sup> siècle</i> . 1 vol. de 14 × 20 de 145 p. — 1972.....	210,—
MOULIN Jeanine. — <i>Fernand Crommelynck</i> , textes inconnus et peu connus, étude critique et littéraire, 332 p. in-8°, plus iconographie — 1974.....	420,—
MOULIN Jeanine. — <i>Fernand Crommelynck ou le théâtre du paroxysme</i> . 1 vol. in-8° de 450 p. — 1978.....	600,—
NOULET Émilie. — <i>Le premier visage de Rimbaud</i> , nouvelle édition revue et complétée, 1 vol. 14 x 20, 335 p. — 1973.....	390,—
OTTEN Michel. — <i>Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme</i> . 1 vol. in-8° de 256 p. — 1962.....	360,—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . 1 vol. in-8° de 224 p.....	300,—
PICARD Edmond. — <i>L'Amiral</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939.....	150,—
PIELTAIN Paul. — <i>Le Cimetière marin de Paul Valéry</i> (essai d'explication et commentaire). 1 vol. in-8° de 324 p. — 1975.	450,—
PIRMEZ Octave. — <i>Jours de Solitude</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 351 p. — 1932.....	420,—
POHL Jacques. — <i>Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlers français de Belgique</i> . — 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962.....	300,—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 248 p. — 1933....	320,—
REIDER Paul. — <i>Mademoiselle Vallantin</i> . Réédition (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 x 20 de 216 p. — 1959.....	250,—
REMACLE Madeleine. — <i>L'élément poétique dans « À la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust</i> . 1 vol. in-8° de 213 p. — 1954.....	300,—
RENCHON Hector. — <i>Études de syntaxe descriptive</i> . Tome I : <i>La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. — 1967. Réimpression en 1969.....	300,—
Tome II : <i>La syntaxe de l'interrogation</i> . 1 vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969.....	360,—
ROBIN Eugène. — <i>Impressions littéraires</i> (Introduction par Gustave Charlier). 1 vol. 14 x 20 de 212 p. — 1957.....	300,—
RUBES Jean : <i>Edmond Vandercammen ou l'architecture du caché</i> (Essai d'analyse sémantique) 1 vol. in-8° de 91 p. — 1984....	150,—
RUELLE Pierre. — <i>Le vocabulaire professionnel du houilleur borain</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. — 1953. Réédition en 1981....	320,—
SANVIC Romain. — <i>Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête</i> . Introduction et notices de Georges Sion. 1 vol. in-8° de 382 p.....	450,—

SCHAEFFER Pierre-Jean. — <i>Jules Destrée</i> . Essai biographique. 1 vol. in-8° de 420 p. — 1962.....	540,—
SEVERIN Fernand. — <i>Lettres à un jeune poète</i> , publiées et commentées par Léon Kochnitzky. 1 vol. 14 × 20 de 132 p. — 1960.....	180,—
SKENAZI Cynthia. — <i>Marie Gevers et la nature</i> , 1 vol. in-8° de 260 p. — 1983.....	450,—
SOREIL Arsène. — <i>Introduction à l'histoire de l'Esthétique française</i> (troisième édition revue et augmentée). 1 vol. in-8° de 172 p. — 1966.....	240,—
TERRASSE Jean. — <i>Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or</i> . 1 vol. in-8° de 319 p. — 1970.....	400,—
THIRY Claude. — <i>Le Jeu de l'Étoile du manuscrit de Cornillon</i> . 1 vol. in-8° de 170 pp. — 1980.....	300,—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 274 p. — 1943.....	300,—
VANDRUNNEN James. — <i>En pays wallon</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935.....	300,—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>Histoire d'un livre: « Un Mâle », de Camille Lemonnier</i> . 1 vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961.....	240,—
VANZYPE Gustave. — <i>Itinéraires et portraits</i> . Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. 1 vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969.....	200,—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)</i> . 1 vol. in-8° de 100 p. — 1935.....	140,—
VIVIER Robert. — <i>Et la poésie fut langage</i> . 1 vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954. Réimpression en 1970.....	300,—
VIVIER Robert. — <i>Traditore</i> . 1 vol. in-8° de 285 p. — 1960.....	360,—
« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — 1 vol. in-8° de 44 p. — 1961.....	95,—
WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 p. — 1949.....	300,—
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin. — Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941.....	300,—
WYNANT Marc. — <i>La genèse de « Meurtres » de Charles Plisnier</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. — 1978.....	250,—

### Livres épuisés

BAYOT Alphonse : *Le Poème moral*.

BRUCHER Roger : *Maurice Maeterlinck, l'œuvre et son audience*. (bibliographie).

- CHARLIER Gustave : *Le mouvement romantique en Belgique (1815-1850). I. La bataille romantique.*
- COMPÈRE Gaston : *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck.*
- DELBUILLE Maurice : *Sur la genèse de la Chanson de Roland.*
- DONEUX Guy : *Maurice Maeterlinck. Une poésie. Une sagesse. Un homme.*
- DOUTREPONT Georges : *La littérature et les médecins en France.*
- ÉTIENNE Servais : *Les Sources de « Bug-Jargal ».*
- FRANÇOIS Simone : *Le Dandysme et Marcel Proust (De Brummel au Baron de Charlus).*
- GILSOUL Robert : *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours.*
- GUILLAUME Jean : *La poésie de Van Lerberghe.*
- GUILLAUME Jean : *« Les Chimères » de Nerval.*
- HANSE Joseph : *Charles De Coster.*
- HOUSSA Nicole : *Le souci de l'expression chez Colette.*
- LEJEUNE Rita : *Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier.*
- LEMONNIER Camille : *Paysages de Belgique.*
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse.*
- REMACLE Louis : *Le parler de La Gleize.*
- SOSSET LL. : *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster.*
- VANWELKENHUYZEN Gustave : *L'influence du naturalisme français en Belgique.*
- VIVIER Robert : *L'originalité de Baudelaire .*
- WILMOTTE Maurice : *Les origines du Roman en France.*

*En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part.  
Le présent tarif annule les précédents.*